

Cécile
Raynal
Mémoires de braise

Préface de
Nancy Huston

À Kadi.

« I discovered that I had to totally respect the entity of a specific human being, and it's a whole other set of insights, a whole other set of attitudes. It's a different idea of beauty and it has to do with the gift of life, the gift of consciousness, the gift of a mental life. »

George Segal, 1970.

Ouvrage réalisé avec le soutien du musée des Arts et Métiers et avec le soutien du Centre de Formation des Apprentis / CNAM.

© Éditions Privat, 2018
10, rue des Arts - BP 38028
31080 Toulouse Cedex 6
ISBN : 978-2-7089-8233-8
Dépôt légal : juin 2018

Cécile
Raynal
Mémoires de braise

ÉDITIONS
Privat

Sommaire

7	PRÉFACE Raynal l'ardente, par Nancy Huston
10	AVANT-PROPOS L'art ou le métier, atelier, 2018
15	Marraines-ogresses
16	☉ De l'œil du modèle, atelier : lettre de Ch. à Cécile
20	☉ De l'œil du modèle, avec Sophie
23	Persona, ae
38	<i>L'Indienne</i> , atelier, avec Hélène C., 2009
40	☉ De l'œil du modèle, <i>L'Indienne</i>
42	☉ <i>Saigneurs, mes cieux, mes yeux</i> , 2009-2011, atelier, avec Denis, Jean-Baptiste, Jean-Philippe
45	À l'endroit, au présent, à l'envers...
52	☉ <i>Portrait impossible</i> , atelier, avec Aude/Adel T. et Fabienne C., 2011-2012
54	☉ <i>Marraines-ogresses</i> , 2012
57	Hommes d'équipage
88	L'art de la rencontre
90	☉ <i>Le Déjeuner sans l'Herbe</i> , atelier avec Maxime P., 2013

95	Tant que tournent les roues...
108	☉ <i>Reine à la pomme</i> , atelier, avec Nathalie B.
111	Les ombres d'Alice et Le vestibule des Pommes
114	Le vestibule des Pommes, unité de soins pédopsychiatriques, Institut mutualiste Montsouris avec le D ^r Yoann Loisel, 2015
120	Le psychiatre et l'artiste : entretien avec le P ^r Maurice Corcos
130	☉ Atelier de l'Institut Montsouris, Paris, août 2014, avec Barbara M.
133	De l'animal, du secret, des chimères
143	Petites histoires en réserve
178	<i>Olympe de Gouges</i> , atelier, 2017
181	Mémoires de braise



Raynal l'ardente

Parce qu'elle ne s'arrête pas, parce qu'elle ne s'arrêtera pas, parce qu'elle ne peut pas s'arrêter (on ne peut pas, parce que ! parce qu'on est traqué comme un loup, parce qu'on est un loup, parce qu'on doit courir à travers la forêt, parce que ça brûle en nous, derrière nous, toujours, parce que le sol brûle sous nos pieds), Cécile Raynal la danseuse a choisi contre l'évanescence, ou plutôt, elle a choisi de capturer dans l'argile l'évanescence de toute chose, tout geste, tout acte.

Sa terre parlera de ce qui la traverse : nous, nos passions, erreurs, faux départs et fausses arrivées. Ici, maison de retraite, prison, bateau porte-conteneurs, hôpital psychiatrique, vous êtes arrêtés, enfermés, ensemble et séparés. Cécile Raynal viendra vous voir – non pas vous rendre visite mais vous voir – et elle vous fera ensuite le cadeau de ce qu'elle a vu : *cet* être dans *cet* instant à nul autre pareil, son mouvement pris dans la terre, humectée par l'eau, passé par l'épreuve du feu pour ressortir à l'air libre.

En écoutant de la musique, elle frappe de ses maillets, fouette de ses fouets, forge de son couteau la matière. Sculpter est aujourd'hui sa manière concentrée de danser. Tournant autour des êtres, humains ou non, elle fait affleurer leur quintessence. C'est urgent car tout brûle, le temps brûle, la flamme des secondes nous lèche les talons. Seule et ardente, Raynal souffle. C'est une femme, autrement dit une sorcière, et son four est son foyer et son for intérieur. Elle y cuit : formes, figures, hommes, femmes, bêtes. Chimères, parfois – car, dans la forêt, nous nous *croisons*. Nous nous découvrons fillette à patte de loup, loup à sabot de chèvre, chèvre du flanc de laquelle sort une tête de loup.

Petite, Cécile a suffoqué je pense d'une colère trop grande, si grande qu'elle menaçait de l'emporter sur sa houle, et on lui a dit : Mais non mais non tout va bien calme-toi il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Mais si, a protesté Cécile, il y a de quoi fouetter un chat, et un homme aussi, sinon pourquoi les fouette-t-on ? Elle n'a pas supporté. Elle a hurlé mais aucun son n'est sorti. Elle a tapé du pied. Du calme, lui a-t-on dit, du calme. Ce n'est pas féminin de taper du pied, de se cogner

la tête contre les murs, de se lacérer la poitrine. Les petites filles, grandes filles, jeunes femmes et dames se retiennent. Elles sourient et pensent aux autres. Raynal a pensé aux autres, elle a vu que les autres eux aussi souffraient. Dans la danse des autres elle a vu la douleur. Elle a enregistré chaque détail de leur posture, port de tête, angle des épaules. Elle a compris leur rage ravalée. Elle a dit ça. Elle a dit : Je peux le voir, mes mains peuvent le voir. Elle a laissé *voir* ses mains.

T'as de beaux yeux, tu sais. Les yeux des femmes : censés être vus, pas voir. Les yeux de Cécile Raynal – si beaux, magnifiques, grands, bruns, doux –, comment absorbent-ils ? Ils ne sont pas fouineurs, scrutateurs, perçants. Ils captent aussitôt le faible, vont droit au but du faible. Notre faiblesse, la faiblesse en notre cœur même : cela même qui nous donne des forces, nous oblige à être forts.

Terre non lisse, terre fouettée comme des vagues, terre que traverse, irrésistible, la vie. Terre brune-grise, mais parfois : traînée de couleur, poudre or, ocre, lapis-lazuli ! Par cette immobilité, Raynal confère à la douleur des êtres une dignité. Quelques instants de repos, de répit : regarde ! Et le miracle se produit. La sculpture qui ne parle pas parle, la sculpture qui ne bouge pas bouge, la sculpture qui ne crie pas crie... Et nous qui ne connaissons pas ces personnages les reconnaissons. De près, de loin, de front, de dos, de très très près, même de très loin, même pixélisés, nous les connaissons, les reconnaissons, pouvons les prendre dans les bras de notre âme, les aimer, les consoler, rire et pleurer avec eux. Ce sont nos camarades, nos parents proches. D'être spécifiques et justes, si totalement eux-mêmes, ils atteignent à l'universel.

Nancy Huston

→

Ouverture du
four - Saint-Denis,
septembre 2017.



Avant-propos

Cécile Raynal déplace son atelier dans des espaces clos, fermés, interdits ou évités : la prison, la maison de retraite, l'hôpital, le cargo... Elle invite celles et ceux qui y vivent ou y travaillent à poser pour une sculpture. Elle leur propose une expérience dans le partage d'un temps étiré, hors du temps quotidien. Elle déplace son geste de sculpteur et ses outils dans des ateliers éphémères et improvisés, où se rejoue l'art de la rencontre et celui du portrait, sans que l'on puisse à ce moment là distinguer qui, de la rencontre ou de la sculpture, est prétexte à l'autre. Puis, entre chacun de ces séjours, chacune de ces immersions, chacun de ces voyages, elle revient s'ancrer dans l'atelier de Normandie. Ce lieu racine accueille les sculptures des ateliers nomades. Là, le travail mûrit, s'enrichit, se réinvente.

L'art ou le métier, atelier, 2018

Mon travail est-il un métier ? Je ne suis sûre de rien mais le fait est que le métier ne suffit pas à mon travail, mon art n'est pas un métier, mon travail se confond avec ma vie, mon métier c'est de vivre, et c'est une sacrée gageure.

Vous êtes des créateurs, nous sommes des créateurs, chaque personne est susceptible d'exercer un talent singulier et de faire acte de création. Mais dans le métier de l'artiste, il est surtout question de chemin. D'un glissement vers la déconstruction des savoirs.

Désapprendre et se défaire de ce que l'on croit maîtriser. Jusqu'à perdre le sens du geste. Je crois même que le sens n'apparaît que dans cet inconnu espéré. C'est-à-dire que je fais parce que je ne sais pas ce que je cherche. Et pourtant, ça cherche, ce sont mes mains qui creusent, et se contredisent.

Le risque à la Don Quichotte que je prends concerne la vérité d'une sculpture, sa force, sa capacité à émouvoir, à interroger, à déplier du sens, de la poésie, mais il m'est difficile de savoir ce que serait une sculpture réussie ; ce n'est assujéti ni à la ressemblance (qui n'est qu'un prétexte), ni à l'esthétique, ni à la technicité qui, si elle est indispensable, peut se refermer comme un piège dans le cheminement artistique ; je veux dire que la technique est nécessaire à condition de l'oublier. Picasso disait que lorsqu'il était enfant il dessinait comme Raphaël et qu'il lui avait fallu toute une vie pour savoir dessiner comme un enfant.

Une sculpture réussie c'est une œuvre qui se trouve, qui trouve un écho auprès de l'artiste, premier spectateur, et qui trouvera ensuite de multiples échos en d'autres personnes. C'est une sculpture qui parle des profondeurs de son immuabilité et de son silence.





Élisa - enfumage, 2002.

1.

Marraines- ogresses

*collège Albert-Camus,
Yvetot, 2007*

Atelier éphémère

L'atelier provisoire et improvisé dans un préfabriqué gris de l'établissement fut régulièrement traversé par des adolescents plutôt curieux. Nous avons parlé de la violence et de ses avis contraires, force intérieure dévoratrice autant que source d'énergie créatrice, selon l'appivoisement et l'usage qu'on en fait. Le buste de femme que je construis là, semaine après semaine, est une question. Celle qui relie l'artiste et ses modèles, celle qui rapproche et qui distingue l'artiste du vampire. Celui qui reconnaît l'autre dans sa lointaine altérité, le grandit pour une œuvre et le réduit à une représentation, celui qui rend hommage et s'approprie, qui témoigne et récupère, qui enferme et qui propulse.

→ Artiste ou vampire ? Calligraphe ou cannibale ? Dansante ou coupante ? Brodeuse ou bouffeuse ? Complices ou rivaux ? Marraines ou ogresses ?

Marraines-ogresses

(avec Fabienne) - 2011.

👁 De l'œil du modèle, atelier : lettre de Ch. à Cécile

« B., le 1^{er} septembre 2016

Très chère Cécile,

Nous nous connaissions peu encore lorsque tu m'as proposé de visiter ton atelier, il y a de cela une petite dizaine d'années. J'y suis venue à la recherche de l'inconnu, comme on va sur des sentiers de découverte dont on a l'intuition qu'ils vont vous mener quelque part.

L'atelier nichait dans un village où séjournait une petite parcelle de ma mémoire familiale, blottie sous la tombe d'un de mes arrière-grands-pères. Logée derrière une belle église du XVI^e, la longère cauchoise mise à ta disposition faisait face à un château délabré

dont tu me disais que le propriétaire fou poursuivait les intrus de ses vociférations et de sa carabine. Un espace en herbe doublé d'un potager te séparait de ce bastion hostile et accueillait ton four sur la partie gauche de la pelouse. Sur la droite, un triste bâtiment en tôle, dédié à la pratique tennistique, ternissait le charme architectural de l'ensemble. À quelques centaines de mètres de là s'arrêtait la falaise. En contrebas, invisibles, la plage de galets, la mer et le port d'Antifer construit en retard d'une crise pétrolière.

Dans mon souvenir, trois espaces successifs hébergeaient ton activité. Le



premier abritait l'atelier de sculpture. Tu le partageais avec une amie peintre. Les deux autres accueillait tes pièces. Des têtes parfois, des bustes surtout, de taille "un" le plus souvent. Des statues de terre pétrifiées par la cuisson se faisaient face ou s'ignoraient, s'associaient dans des compositions de ta main ou coexistaient dans la plus grande indifférence. Parmi elles figuraient *Philippe*, l'agriculteur corpulent, *Fils de...*, les émouvantes têtes d'enfants désormais exposées au CHU de Rouen, *Les Saigneurs*, ce trio d'hommes superbement sculptés par ta main de femme. On ressentait là une puissance de travail, une intelligence du regard et une humanité qui m'allèrent droit au cœur.

Quelque temps plus tard, tu me demandas avec une certaine discrétion ou timidité, je ne sais, si j'accepterais

de poser pour toi. Jeune retraitée, j'acceptai l'aventure. Commencèrent des séances de pose, de deux à trois heures, la porte ouverte sur le carcé de verdure illuminé par le soleil d'été. Anxieuse de la perspective de tant d'immobilité, je m'installais sur un tabouret haut, les bras appuyés en une position que tu avais longuement étudiée et qu'il me faudrait tenter de respecter à chaque reprise.

La pièce était parsemée de tout ce qui servait ton art. De la terre, bien sûr, sous forme de grandes plaques brunes qui sommeillaient en attendant leur heure. Des couteaux, des marteaux, des sellettes de travail où, sous des toiles plastifiées soulevées chaque jour en vue d'humidification au brumisateuse, patientaient les œuvres en cours. Des étagères couvertes de petites pièces sculptées ou d'objets

divers. Une radio-lecteur de CD pour que, durant que tes mains pétrissaient, taillaient, virevoltaient sur la surface de la terre, nous puissions écouter Bashung ou Marguerite Duras, ou bien d'autres encore. La cafetière associée à quelques tasses dépareillées entraînait en scène au moment de la pause et, sa mission achevée, échouait dans le grand évier qui servait de point d'eau unique à ton activité.

C'est là que nous avons fait connaissance. Tout en toi m'intriguait. Ta formation aux Beaux-Arts, ta carrière de danseuse, ton échappée africaine, ta vie d'artiste. Ta façon d'affronter la vie sans te soucier des conventions sociales qui ont durablement investi la mienne. Ton geste, ample et fort, travaillant l'œuvre en cours, bouche et oreilles tendues vers ton modèle, yeux en va et vient de l'une à l'autre. [...]

Et cette image que j'ai gardée de toi, cette "présence extrême à l'instant" comme tu l'appelles, reste pour moi le plus beau symbole de ton art.

Au fil des poses s'édifiait le portrait sculpté, une forme d'alter ego de terre passé par le filtre de ton regard et destiné à ta série du moment, *Marraines-ogresses*. Qu'a-t-il, lui, le portrait, pensé de ces bras de marraines tendus vers l'autre comme le sont si souvent les bras des femmes ? En suspens, en préparation d'un quelque chose vers un quelqu'un, l'un et l'autre inconnus. Qu'a-t-il ressenti de ce choc thermique à mille cent degrés et de ce rouge incandescent qui magnifia sa sortie du four ? Puis de l'enfumage qui plongea son être dans la noirceur de la pièce devenue pierre ? »

Ch.

De l'œil du modèle, avec Sophie

C'était en 2003. J'étais enceinte lorsque Cécile a fait mon portrait. Mon corps était en pleine transformation et j'ai le souvenir d'avoir été impressionnée par le volume d'argile nécessaire à la mise en œuvre de la sculpture. Cécile battait la terre, arrachait des bouts, taillait dans la masse, dessinait au couteau, avec force et bienveillance.

J'ai aimé ces rendez-vous dans l'intimité de l'atelier, mes temps de pause, nos échanges, son thé parfumé, sa musique. Nous étions hors du temps, hors du monde, dans la mise en œuvre de quelque chose d'unique.

Un soir, avant de quitter l'atelier, j'ai fait le tour de cette femme en argile, et pour la première fois de ma vie, j'ai vu mon dos.

Un autre soir, nous avons ri de ce visage qui ressemblait à celui de Peter Pan.

Et puis est venu le moment de la dernière pause.

Cécile a retravaillé le visage, précisé les traits de la ressemblance et, dans un dernier geste, elle a refermé le trou d'accès au sommet du crâne, ce trou qui nous fait naître incomplet, la fontanelle.

J'étais là, majestueuse, immobile, saisie hors de moi, l'eau à fleur de peau, pour l'éternité.

Avec Stéphanie G. - Montréal, 2013.



2.

Persona, ae

*centre de détention,
Caen, 2008-2009*

Journal de bord

MAI 2008

Un temps de rencontre a été organisé par le Service pénitentiaire d'insertion et de probation (SPIP) dans la bibliothèque du centre pénitentiaire. Entourée de sculptures de petit format posées sur des piles de livres, j'ai présenté à divers moments, durant trois semaines, le projet aux hommes qui passaient. Polémiques, curiosités troublées, incompréhensions. Suite à ces discussions, les hommes qui désirent poser en font la demande à l'administration pénitentiaire.

« J'étais là le jour où tu as débarqué à la bibliothèque, tu as installé ton travail et expliqué ton projet, j'étais à l'écart mais j'écoutais... Quand je pose je suis figé. Pourtant je me sens libre, les murs ne pèsent plus autant » (Gildas).

JUIN 2008

L'atelier est au premier étage du bâtiment. C'est une petite salle d'environ huit mètres carrés, lumineuse, dont la fenêtre donne sur la cour. La cour est surplombée de hauts murs et leurs fenêtres. La porte vitrée de l'atelier improvisé permet une transparence vers les couloirs de passage, et il est fréquemment traversé de personnes nonchalantes. Parfois je dois limiter les visites à l'aide d'un panneau affiché sur la porte. J'essaie d'y travailler vite, c'est paradoxal dans ce lieu où le temps s'écoule si lentement.

Les relations humaines sont âpres, chargées de méfiance, pourtant, souvent, dans le petit atelier se partagent de la légèreté et du rire. On y parle d'art, de la famille, de la justice et de ses multiples mouvements, de la littérature qui sauve certains du découragement, des sorties, des visites ou de leur absence, de la faute. On m'y nomme artiste éphémère. On s'y demande si les tatouages sont de l'art, si la poésie est encore utile, quand prendra fin la perpétuité. Un sujet revient souvent, celui de l'instrumentalisation. Le sujet qui revient toujours, celui du temps.

Et peu à peu des bustes de toutes tailles émergent.



OCTOBRE 2008

Mathieu a le corps de sa cellule, le dos courbé en carapace, les jambes en diagonale à l'opposé des épaules, il me dit que c'est la position du lit vers l'écran télé, toujours dans le même sens depuis plusieurs années.

NOVEMBRE 2008

Je ne sais pas être en prison, d'ailleurs je ne suis pas en prison ; je la traverse, j'y travaille. Je ne vais en prison que le temps de la marche pour accéder à l'atelier. Le temps de



passer le premier sas avec ses rayons et ses alarmes, puis de traverser brièvement le chemin de ronde jusqu'à une grande porte en métal bleu, d'entrer par la petite porte contenue dans la grande, de faire une vingtaine de pas en longeant les fenêtres des parloirs pour atteindre une nouvelle porte grillagée qui donne sur la cour de promenade entourée des bâtiments de détention et du bâtiment culturel ; traverser la cour au rythme si lent, puis monter les escaliers jusqu'à la porte de mon atelier qu'ouvre un surveillant.

Au fil des mois, les hommes qui posent s'approprient ces sculptures, les comparent à l'original, les maintiennent humides, les protègent de casses éventuelles. Au-delà de la condition carcérale et des chemins de vie dramatiques qui y mènent, la prison est un lieu de pensée extrême, de sentiments exacerbés, de possible quête de connaissance. Élie, évoquant un jour mon travail, me dit qu'il était parti du vide de la prison pour se reconstruire lui-même, tout comme je parlais du vide pour monter la sculpture autour.

D É C E M B R E 2 0 0 8

La solitude, l'ennui, l'attente, le dégoût de soi et des autres : les moyens d'y échapper sont peu nombreux et le pire consiste sans doute à ne pas pouvoir ou ne pas savoir les exprimer. La présence insolite des statues déclenche d'insolites dialogues auxquels j'assiste ou participe parfois, laissant les sculptures s'emplier de toutes sortes d'incongruités.

F É V R I E R 2 0 0 9

Pascal tente de vivre son incarcération le moins violemment possible. Il se protège au moyen d'une désinvolture affichée face aux agressions et paranoïas ambiantes. Il raconte pendant les séances de pose la mer, le bateau, son ancienne vie, sa famille, celle qu'il a perdue et celle qui le suit malgré tout, dans les parloirs successifs.

↑↑

Lois du vernissage
dans le centre de
détention de Caen,
printemps 2009.

→

Persona, ae (détail)
- Abbaye aux Dames,
Caen, 2010.



Je trouve un narcissisme très modeste chez cet homme qui ne fait aucun commentaire concernant son image ou son intimité.

MARS 2009

Sullivan est jeune, légèrement voûté, son corps, comme celui de Mathieu, a la courbe d'un homme longuement assis dans une cellule étroite. Il a une gueule, le visage d'un homme trop vite grandi, beau gosse, un vrai héros de polar. Mathieu a dit en passant : « Il faudra prendre bien soin de nos doubles. »

AVRIL 2009

Sullivan est un homme curieux, candide, il dit : « Poser ça vaut de longs parloirs... »

Et ce temps désespérément lent et monotone pour eux, il m'en reste si peu.

Je viens de découvrir Jean Gaumy, un des photographes de l'agence Magnum, dont on me parle depuis trois ans. D'abord parce qu'il a photographié, entre 1973 et 1976, les prisons de Rouen, Caen, Melun... Des « prisons non spectaculaires », écrit-il dans *Les Incarcérés*, livre de photos et de textes issus de ses trois ans de reportage, un travail proprement inconcevable aujourd'hui. On y voit les douches, les couloirs, les miradors, les chemins de ronde, les tatouages, les salles de sport, les cellules, la crasse et, le plus stupéfiant, des visages, flanqués de casquettes ou rasés... Puis je découvre son ouvrage *Pleine mer* et ses photos crépusculaires d'hommes en lutte avec la mer, en corps à corps argentique. Il m'apparaît alors que mon travail relève de l'argentique, de l'image un peu salie, noire et blanche, grésillant et sans nostalgie. Ce qui m'intéresse dans le portrait, c'est le tremblement.

MAI 2009

Jean-Michel m'a demandé de faire son portrait malgré le temps que je n'ai plus. Son argument décisif est celui



de ne plus savoir à quoi il ressemble, après vingt-sept années d'incarcération. Je lui dis que rien ne garantit que la sculpture puisse le délivrer de cette question. L'administration a accepté sa demande, et donc une prolongation de mon séjour ici. Il affirme ne plus se sentir humain, ne pas se reconnaître lorsqu'il croise un carré de reflet, qu'il n'est pas là par hasard mais si longtemps ça ne sert à rien. Il ne se sent plus humain du fait de ses actes et de la façon dont il est traité ici. Il dit que pour les mêmes raisons il y a un mur épais entre lui et moi, que la sculpture montre un humain, que ce n'est pas lui, mais qu'il se reconnaît, qu'il aime les arbres. Il parle de sa fascination pour les Lycaenidae, famille de papillons aux noms voyageurs : cuivré écarlate, cuivré d'Anatolie, thécla du bouleau, azurés de l'argolou, du serpolet, des sauges, du thym, de la faucille, sablé turquoise...

AOÛT 2009

Comment regarder les hommes ?

SEPTEMBRE 2009

Mail à Hélène Castel :

« Terminer cette année de travail et de quête avec des personnes quelquefois profondément désaxées, revendiquant et conspuant tout à la fois la singularité de leur vie, pleurant des actes qu'ils taisent et suggèrent, constatant le partiel ou l'absolu gâchis de leur existence, c'est arriver



↑ →
So Sorry (avec Gildas)
- Abbaye aux Dames,
Caen, 2010. Cour
d'appel de Caen, 2012
(coll. publique).

pour moi à ne plus savoir penser grand-chose du crime et du châtement. Gibran dit que l'assassiné n'est pas innocent de son assassinat. Badinter dit qu'un homme se défend du fait de son humanité, quelle que soit l'ampleur de la violence et de la barbarie. »





Persona, ae -
Cour d'appel de
Rouen, exposition
« Travers/ées »,
2014.



↑
Duo de l'herbe (avec Jean-Phi et Gildas) - Abbaye aux Dames, Caen (coll. région Normandie).

→
Persona, ae (détail) - Jardin des sculptures, La Celle-Saint-Cloud, 2017.



L'Indienne, atelier, avec Hélène C., 2009

Bien que non modelée dans la prison, *L'Indienne* fait partie de *Persona, ae*. Son histoire débute en cette période d'allées et venues dans l'atelier pénitentiaire à la suite de la lecture de *Retour d'exil d'une femme recherchée*, témoignage autobiographique d'Hélène Castel. Ce livre fit directement écho à mes traversées régulières de la prison, aux émotions et aux récits entendus en ces lieux. J'y trouvais la force et la sensibilité d'une écriture qui cherchait plus à relier qu'à dénoncer, envisageant les fractures de vies des deux côtés des murs. Dès notre première rencontre avec Hélène, il m'est apparu inévitable de lui demander d'être modèle d'une figure féminine pour la série en cours ; un portrait entrevu, espéré depuis longtemps, figure de femme, perdue, fantomatique, rêvée. Interdite pour les hommes

détenus. Et pour moi sculptrice, puisque l'entrée dans une prison de femmes me fut refusée. Jamais je n'ai eu le droit de poser cette question à une femme incarcérée : « Souhaiteriez-vous être le modèle d'un portrait sculpté ? » Hélène a accepté. L'Indienne est assise, figure déterminée, paisible. Contrairement aux bustes des hommes le corps est entier, au bord d'un mouvement. Cette sculpture est devenue une représentation presque chamanique. Entre elle et moi et eux... L'Indienne a fait lien, silencieusement. Aude T. me répond à la lecture de ces lignes : « Face à tes sculptures, le trouble vient justement de cette forme de sérénité, loin de toute dramatisation... » Peut-être est-ce la présence immobile qui trouble. Dans *Persona*,

des structures en échafaudage portent les sculptures. L'installation des six bustes atablés pourrait constituer un fragment d'une cène, sans les protagonistes d'usage certes, mais dans une proximité de représentation tout de même. Fréquemment, je pensais aux toiles du Caravage durant cette réalisation, à l'ambivalence des expressions sur les visages de certaines toiles, l'arrogance de têtes coupées, l'effroi hautain d'un adolescent malade, la pitié désolée sur les visages des assassins, l'apparente sérénité d'un saint face à un crâne, l'horreur et la beauté mêlées sur la chair de sa peinture. Tout comme elles se mêlent à la chair de l'existence. Et à celle de la sculpture.

→
L'Indienne (avec Hélène C.) -
Abbaye aux Dames, Caen, 2010.



« Nous sommes en 2009 ou 2010, de bons mois après notre première rencontre.

Cécile avait beaucoup travaillé, deux années durant, sur *Persona, ae* : acteur, personne, dont les quatre installations conformaient jusqu'alors une œuvre puissante, déroutante, purement masculine. Tant d'heures passées dans un tête-à-tête souvent déstabilisant avec des "détenus longue durée" ont imprégné cette proposition d'une présence imposante.

Un jour, elle me dit qu'une présence féminine commençait à prendre forme pour trouver sa place dans l'installation, ce personnage pouvant être non pas la détenue, mais la femme, la mère, la muse, la fille, la putain, la sorcière... L'entité féminine qui accompagne, inévitablement, ces hommes qui demeurent, longtemps, *intra-muros*. Ce qu'elle me dit alors, c'est que prendre comme modèle une ex-détenue pour incarner cette Femme l'inspirait. Notre complicité aussi. [...]

Comment être présente à ces hommes, à cet univers fermé dans lequel ils tournent en rond, et que je connais si bien ? Cependant, je ne l'ai jamais vécu comme eux. Penser à des années d'enfermement me semble inaccessible.

Leurs regards, ceux que Cécile a captés [...], leurs histoires dont elle me transmet quelques bribes, l'étrange expérience qu'elle a vécue à leurs côtés m'invitent au respect, me soude à leurs destins. [...]

Peu à peu, au fil des heures et des journées, nos conversations touchent des aspects de plus en plus intimes, inattendus, de nos vies... La densité de ce qui nous relie augmente à chaque échange et j'ai l'impression que nos propos nourrissent également la densité de cette pièce en argile sombre qui monte peu à peu, autour d'un grand vide. [...]

Nous parlons spiritualité, prostitution, passons des gouffres aux cimes de nos vies, et ces univers se tissent, se croisent, se complètent, féminins, terriblement humains. Avec de longues plages de silence. Et de musique [...].

J'ai l'impression que c'est ainsi que Cécile travaille avec toutes et tous, dans une rencontre intense [...]. L'autre se dévoile alors dans ses recoins les plus ignorés, rendant visible sa façon d'être dans un présent vibrant. Ainsi nourrie de ces histoires et ces présences, l'argile prend forme entre les mains de Cécile, avec son inspiration renouvelée, avec ses gestes forts et précis, ses questionnements parfois mordants et son empathie, toujours chaleureuse. [...]

Parmi les rares personnes qui passent le pas de la porte, la présence de Jean Gaumy vient se couler quelques heures entre nous, curieux du processus en cours, attentif à chaque geste, éminemment respectueux du travail de Cécile comme des échanges qui le soutiennent. Ses photos en noir et blanc



évoqueront pour moi une résonance saisissante entre la chair et la glaise.

Le visage de l'Indienne prend forme - c'est ainsi que Cécile nommera cette sculpture imposante. Pourquoi ? Une part de mon histoire avec l'Amérique a sûrement à voir avec ce nom, ainsi que d'autres raisons - ou déraisons - qui m'échappent. De même, je suis incapable de démêler ce qui est mien de ce qui est sien dans les traits de cette Indienne qui pourtant me ressemble. [...] Qui donc est sculpté ? Est-ce le modèle, ou ce que la sculptrice a mis d'elle dans cette interaction unique qui fut la nôtre ? »

Hélène C., 2009.

👁️ *Saigneurs, mes cieux, mes yeux*, 2009-2011,
atelier, avec Denis, Jean-Baptiste, Jean-Philippe

Trois bustes d'hommes sont plantés dans leur masculinité sur des colonnes d'acier. Chacun à une hauteur différente, ils confrontent le spectateur au regard de l'un, à la poitrine de l'autre et au bas-ventre du dernier. Regard, poitrine et sexe sont peints d'une large bande dorée. L'inquiétude cachée derrière les séductions ou le désir et l'écho à peine ironique de la statuaire antique sont à l'origine de cette installation. Cette sculpture est venue dans un moment où j'avais besoin de respirer le face-à-face avec des hommes modèles par d'autres voies, d'expirer un autre rapport au regard, au geste, à la matière, au corps, que celui qui fut longuement à l'œuvre dans la prison.

« Il n'y a pas de poseur ici. Les poseurs ils se font casser la gueule. » Phrase devenue culte, issue d'un reportage des "Enfants du rock" sur Le Havre en 1981, qui résume bien la philosophie de cette ville mais devient paradoxale quant à la situation dont je vais parler...

Poser, immobile, devant l'artiste qui nous dévoile et décortique devant son bloc de matière. Pas évident.



On se sent observé, détaillé, mis à nu, le bloc de matière en face de soi est trituré, maltraité, malaxé, adouci, découpé, écharpé, coupé, lissé, tapé. Les formes apparaissent, les regards se croisent, la vie prend forme, la forme prend vie, le silence et la parole se mélangent, l'incertitude du fini se confond avec la certitude du fini, la pause arrive, suivie de la pose, de nouveau.

La première séance se termine, la matière est encore brute, la séance est brute, l'ébauche, l'ossature, la colonne vertébrale du sujet domine, fière, sur son plateau tournant.

Puis viennent les séances suivantes, la pose naturelle reprend le dessus, le manège continue. On devient l'axe, l'artiste



tourne, envisage, sent, dévisage, grossit, dégrossit, affine, dénude, rétablit, frôle, joue avec ses couteaux, ses outils, on n'est rien, on devient tout.

On regarde, on se regarde, un miroir en terre, déformant, mais juste. La vision d'un autre de soi-même. Intéressant. Surprenant. Le menton, le front, les hanches. C'est moi ? Oui, c'est moi.

On ne prend jamais le temps, ni l'envie de se regarder, de se matérialiser dans une autre matière que celle du quotidien, encore moins à travers le regard d'une autre personne ; peu de gens aiment se regarder, s'entendre. Au moins la sculp-

ture est-elle muette. Ben non, en fait. Pas besoin de parole pour exprimer les sentiments. Des traits suffisent.

Saigneurs, le sang n'a pas coulé hors de nos corps, mais il a bien circulé, à flot dans mes veines, le temps de cette expérience.

Mes cieux. Mes étoiles ? Le regard haut et fier ? Je cherche encore la signification.

Mes yeux. Aucun doute, ton regard perçant, doux, inquisiteur, relaxant, invite au voyage. »

Avec Jean-Philippe

↩ ↑

Saigneurs, mes cieux, mes yeux (avec Denis, Jean-Phi et Jean-Baptiste) - Musée des Beaux-Arts, Rouen, exposition « Travers/ées », 2014.

3.

À l'endroit, au présent, à l'envers...

*maison de retraite/Ehpad,
Bolbec (Seine-Maritime), 2010-2011*

« J'écris pour capter l'extrême limite du réel, je ne peux pas faire autrement car j'appartiens à un pays où la terre est enceinte de milliers d'histoires, où l'imaginaire du peuple est si riche, imprévisible, fantastique, qu'il suffit pour l'écrire de tendre l'oreille et de savoir que le réalisme est impossible [...]. Il faut beaucoup de force et d'imagination pour rendre hommage à la complexité et à l'inconnu du réel. »

Tahar Ben Jelloun, Giacometti, la rue d'un seul, 2006.

Ce temps qui ne passe pas

D É C E M B R E 2010

Depuis le mois d'octobre, une semaine par mois je travaille à l'Ehpad*, au rez-de-chaussée surtout, la plupart du temps d'une façon publique, visible de tous. Dans ce lieu, le temps paraît fragile, ralenti, précieux, cassable, infiniment, radicalement au présent. Un lieu où le devenir se dit improbable, où le temps est compté. Le temps compté d'une sculpture en train de se construire. Pour les personnes âgées, pour les personnes qui soignent, pour les familles que je croise.

Les uns y vivent avec un corps tremblant, habitacle d'une longue histoire, étonnés presque de ce présent qui dure, « qui ne passe pas** ». D'autres travaillent patiemment.

Je monte des portraits de celles et ceux qui s'approchent ou se laissent approcher. J'ai démarré une série de mains de femmes en train de tricoter et passé une annonce cherchant des tricoteurs et tricoteuses pour réaliser les morceaux d'une grande écharpe-spirale ; un tricot-temps, tricot-mémoire, qui eux s'écoulent et s'échappent.

F É V R I E R 2011

Il y a le temps suspendu des personnes âgées, qui peut sembler très lent, vide de projet, étirant la vie derrière. Le temps des soignants, au présent immédiat, temps de l'urgence, un temps âprement confronté à lui-même, où tentent de régner l'efficacité et la technique. Certains l'accompagnent de sourires ou de mots chaleureux. Chacun fait ce qu'il peut pour préserver la relation mais sans disponibilité effective.

Et puis le temps de la sculpture, qui projette une durabilité aux limites incertaines mais plus lointaines que nos vies.

* Ehpad : établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes.

** Jean-Bertrand Pontalis, *Ce temps qui ne passe pas*, Gallimard, 1997.



Il semblerait que la vieillesse nous diminue, nous assoie et nous étiole. Pourtant, invitée dans cet espace à côtoyer des vieilles personnes, j'en perçois la beauté étrange et fragile - en lien avec l'autre tout autre, infiniment loin, aussi loin qu'un autre soi-même.

Dans le meilleur des cas, je deviendrai une vieille sculptrice.



MARS 2011

Mon ami Denis L. me demande si cette résidence modifie mon regard sur la vieillesse.

C'est étrange, sa question me révèle que je n'avais auparavant pas de regard sur la vieillesse. Ces longues rencontres, tantôt silencieuses tantôt très bavardes, font émerger des sculptures. C'est la sculpture qui me donne un regard, dans ce va-et-vient si particulier, qui cherche. C'est en œuvrant sur la forme, la figure, dans cette matière, que je finis quelquefois par comprendre ce que je cherche, comme si nos actes savaient avant nous ce que nous ignorons encore d'eux.

En Occident, la vieillesse bien souvent nous isole. Les maisons de retraite, en regroupant les personnes âgées dépendantes, sont devenues des lieux d'exclusion. Notre société, obsédée par le corps de la jeunesse, nous fait percevoir la vieillesse comme une malédiction, une maladie, un truc tabou à cacher le plus longtemps possible. Et cela est absurde, un monde où vieillir doit se cacher.

Vieillir, vivre, c'est la même chose, c'est un processus naturel, désagréable à de nombreux égards, en particulier parce qu'il nous rapproche de l'autre bord de la naissance, mais

←

Homme percé (avec Bernard) - 2011.

tout autant inévitable et vital que la floraison d'un arbre ou la perte de ses feuilles.

Ce qui rend le chemin très paradoxal et contradictoire, puisque la seule façon de bien vivre, c'est d'accepter la perte, de constamment accepter le mouvement incessant des vies et des morts mêlées, l'instabilité permanente.

Vieillir comme devenir un arbre dans les saisons...

Finalement la vieillesse je n'en sais pas grand-chose de plus, mais à travers chacune de ces rencontres sculptées j'en approche quelque chose, l'équivalent d'une conjuration, celle de la peur entre autres.

AVRIL 2011

Sur mon passage, j'éteins parfois les télévisions, lorsqu'elles sont seules à agiter leurs images vides, sans spectateurs. Ces écrans, plus personne n'y prend garde. Pourtant ils constituent une agression constante. Une grande interrogation. En remplaçant peu à peu les surfaces hypnotiques anesthésiques par du Schubert, du Piaf ou de la pop music, des choses inattendues peuvent surgir, des rires, des pas de danse, des dialogues assez drôles sur nos cultures musicales respectives, générationnelles.

La musique s'enracine dans nos histoires, dans nos vies, comme les odeurs. Elle est source de réminiscence.

J'installe souvent la musique autour de mes sellettes. Elle crée une enveloppe autour de l'atelier, une zone de transition. Elle dessine une ombre lumineuse. Je travaille en musique aussi lorsque je suis seule.



JUIN 2011

Je pense fréquemment à Louise Bourgeois, qui parle de son travail comme d'une succession d'exorcismes.

Les Mains de Louise est une sculpture en citation, un hommage rendu à la fois à cette artiste, debout et libre jusqu'au bout de sa vie, et à ma grand-mère maternelle, femme de bûcheron, debout elle aussi jusque tard. Et lorsque le projet de recouvrement d'une spirale, d'une chaise et de cannes

avec les morceaux d'écharpe tricotée s'est glissé dans mon esprit, je pensais encore à elles deux. La grand-mère biologique et la grand-mère rêvée.

Denis L. m'écrit : « On trouve également chez Louise Bourgeois de nombreux travaux brodés. Un geste lent, précis comme le travail du tricot. Une activité qui a sans doute accompagnée ces femmes pendant une grande partie de leur vie... »

Oui, c'est une activité humble, qui se perd et revient, qui se transmet de génération en génération. Je percevais dans les mains des tricoteuses, en reflet des miennes dans la terre, comme différents gestes d'affirmation de nos présences. Pendant que je travaillais, la grand-mère faisait de même,

ainsi nous partageons autre chose que le regard, nous partageons du travail. Chacune le nôtre.

« Vieillir c'est vivre encore, quelquefois contre toute attente, creuser la vie, sans défaillir, dans sa partie la plus dure, la plus âpre », me dit mon amie Anne-Marie. Comment inscrire dans la sculpture cette évidence portée dans le corps ?



↑

Les mains de Louise - 2011.

👁 *Portrait impossible, atelier, avec Aude/Adel T. et Fabienne C., 2011-2012*

« J'ai posé un printemps (je crois) pour Cécile - trois séances peut-être, de trois ou quatre jours. J'ai posé quand j'étais fille pour un portrait impossible. Enfin, quand je me pensais et me (re)présentais comme fille - longiligne, pantalons évasés, hauts moulants, l'angoisse jamais loin, apparemment insoluble dans ce qui se présentait comme la vie. J'essaie de me souvenir, de me représenter, d'éprouver de nouveau. Le souvenir est abstrait, littéraire. Je ne peux plus me voir ni me sentir de l'intérieur. À l'époque déjà, je ne pouvais pas me voir ni me sentir de l'intérieur. À l'époque, j'ai dit oui au dialogue, à la rencontre, à l'échange, aux paroles sans fin.

Car poser pour Cécile, c'était se rencontrer, discuter immobile dans l'atelier, autour d'une table et d'un repas, dans la voiture direction plage. Écouter la radio et les cassettes de Nicolas Bouvier et Marguerite Duras. Se raconter longuement. C'était psychanalytique, amical, artistique. C'était long. Les paroles se déroulaient dans le temps, défilaient le temps passé et présent, le silence.

J'ai le souvenir de la lumière néon de l'atelier, de la terre partout, des étagères pleines de petits êtres rouges et noirs, de la mer pas loin. L'église de lierre et la maison hantée juste à côté. Le calme de la campagne, aussi rêvé que pénible. Silence, temps étiré, vide apparent. Le soir, c'est baignade, repas vin rouge, sommeil profond. Je ne sais plus pourquoi Cécile vou-

lait faire mon portrait. Dans mon souvenir : les femmes fortes, la rencontre. Sans doute aussi le loup, l'Indien et l'ogre qui grondaient sous mes traits de fille. Tapis.

Je ne me souviens pas, ni alors ni après, avoir éprouvé de familiarité avec ce portrait, de proximité, de tendresse - un jour peut-être, avec l'indulgence que l'on a pour soi passé. J'y vois un visage féminin sans raison d'être, des mains nouées sur le vide, le flottement malgré le poids de la terre et la taille impressionnante de la sculpture. J'y vois tout ce avec quoi j'ai réussi à rompre, tout ce que j'ai réussi à combler. J'y vois le portrait impossible d'une personne qui n'est pas à soi, le regard impossible sur cette personne maintenant que l'on est à soi - un peu.

Ce portrait me parle d'autre chose que de moi et de qui je suis. Il me dit peut-être sous les traits de qui j'ai longtemps tenté d'avancer dans la vie sans comprendre là où je pouvais poser les pieds sans danger. Il me parle de Cécile, de son corps-à-corps avec la terre, de ses questions identitaires, de son visage qui disparaît derrière le mur de terre qui monte, de ses mains qui pétrissent la terre comme on fait de la boxe. Il dit l'obscurité des choses, le vide intérieur, la force de l'équilibriste qui poursuit sur le fil. Il me dit la nécessité et la fragilité des murailles que l'on élève coûte que coûte. »

Avec Aude/Adel T., 2011-2012.



Portrait impossible (avec Aude/Adel) - Pôle des savoirs, Rouen, exposition « Travers/ées », 2014 - Château des Terrasses, Cap-d'Ail, 2011.

👁 *Marraines-ogresses, 2012*

« Je prends la pose en essayant de rester à mon avantage, un peu guindée tout de même.

Cécile s'installe, me met à l'aise puis commence à étirer la terre, ses doigts puissants repoussent, creusent la matière qui peu à peu m'ébauche.

On parle, on parle. Elle s'immobilise soudain, l'œil acéré fouillant ma particularité.

Je retiens mon souffle. Cécile travaille, j'oublie la pose.

Petit à petit elle me capture à pleins bras généreux dans un corps-à-corps amical et tendre. »

Avec Fabienne C., 2012.

Portrait impossible (détail).



4.

Hommes d'équipage

*cargo Fort-Saint-Pierre,
2012-2013*

Mail à Nancy Huston du *Fort-Saint-Pierre*

« Chère toi,

[...] Partie depuis le 4 avril sur le porte-conteneurs *Fort-Saint-Pierre*, je navigue, vague et divague depuis près de dix semaines parmi les marins, les cieux et les flots, en huis clos. Je travaille intensément, disponible complètement à la sculpture, aux prises d'images et à l'écriture d'un journal de bord.

La ligne sur laquelle je suis embarquée est régulière. Imperturbablement chaque mois le navire opère une rotation vers les Caraïbes, approvisionnant les Antilles en tout et ramenant vers l'Europe des cargaisons de bananes et de rhum. Chaque vingt-neuf jours je fais donc escale au Havre, j'y débarque les sculptures terminées, y retrouve quelques heures flottantes dans un extrait de vie terrienne puis repars. Ainsi, il y a dix jours, une amie m'a offert ton dernier livre, *Reflets dans un œil d'homme*. Et là vraiment, dans ce contexte, tes écrits et mon vécu s'associent paradoxalement.

Lire ce bouquin dans le contexte où je me trouve est une expérience pleine d'ironie. Il semble s'adresser à moi en particulier, comme soudain il arrive que nous devenions interlocuteur intime d'un écrit. Que tu évoques les tyrannies de la séduction, les devoirs des femmes à l'égard d'elles-mêmes, à l'égard des hommes, à l'égard de la sexualité, au nom des égalités et des libertés acquises récemment en Occident, que tu parles de prostitution, du rapport à la représentation dans l'art, de la place des corps des modèles femmes, des artistes hommes, tu m'accompagnes. Ton livre contient quelques magnifiques vols de mots et de pensées critiques. Hier, à table – celle des officiers –, la discussion est partie en vrille au sujet, d'abord des détenus, ensuite de la pédophilie, puis de la prostitution. Soudain, effarée, je m'entends demander à ces hommes s'ils conseilleraient à leurs filles ou leurs sœurs d'exercer elles aussi le plus vieux métier du monde, puisque, après tout, les prostituées gagnent bien leur vie et ne sont pas à plaindre (ce qu'ils venaient de m'affirmer)... Je crois que si cette discussion s'était déroulée le jour d'avant, ils me débarqueraient aux Açores... mais nous étions en pleine mer. La suite de la

soirée fut heureusement plus légère, finalement réunis au carré nous avons joué, une table dédiée au scrabble, une autre au poker, en écoutant du reggae et en riant beaucoup, digestifs et histoires de pirates contemporains pour ponctuations. Je dois faire attention à ne pas me laisser entraîner vers des sujets qui fâchent et qui fâchent vraiment. Qui nous fâchent tous, tant eux que moi. Le commandant m'a rappelé gentiment que j'étais *une invitée* à la table des officiers. Et c'est vrai. Vrai que je suis accueillie avec grande générosité de la part de tout l'équipage. Et que pour cette rotation je suis la seule femme à bord. Cela dit quel mystère que celui des hommes, quel fonctionnement différent de celui des femmes. Leurs rapports à l'autre me semblent prioriser l'évaluation : sempiternelles comparaisons de dimensions, de hauteurs, de grandeurs, parfois on dirait des enfants à qui aurait poussé du poil au visage comme par inadvertance. Je les regarde et ils me touchent, me font sourire ou me laissent interloquée. Ils m'intriguent encore, me fatiguent aussi, avec leurs conversations ressassantes, leurs gonflements de torse, leurs histoires de carrière, de foot ou de collègues, et souvent, surtout, leur manque de curiosité pour autrui. Alors je bosse depuis deux jours sur un portrait d'albatros et un autre de pélican, qui m'évadent un peu. Enfin les oiseaux !

Le matin je monte à la passerelle à six heures faire le portrait du nouveau second, homme au visage lisse et peu expressif, beau et symétrique, à la voix à peine audible. Peu de paroles échangées, mais le silence est d'or à l'aube tout en haut du château...

Voilà Nancy, ton ouvrage est assez cru et sans complaisance à l'égard de l'iniquité et de la violence admises comme "naturelles" dans les rapports masculin/féminin. Il irrigue mes pensées, évitant les ressassements intérieurs, je voulais t'en faire part...

Je t'envoie mes meilleures pensées du milieu d'un nulle part bleu, j'y vis des instants de grâce suspendue entre les deux immensités, la nuit le ciel est fou des lumières des étoiles et des planètes, l'eau est habitée de reflets fluorescents du plancton qui frotte la coque, c'est presque démesuré pour le cœur... »

Cécile, juin 2012.



Journal de bord

6 JUILLET 2012

En effet j'ai finalement, il fallait bien une fin, débarqué. Atterri convient aussi.

N'ayant jamais senti d'effets notables d'un mal de mer qui m'est resté inconnu sur le cargo, je me suis trouvée groggy, assommée par un mal de terre, un truc étrange qui vous dérobe du sol, qui le transforme en matière peu fiable et nauséuse.

Je ne suis pas marin devenue. Pour autant la vie sur le gros bateau coque de noix et d'acier m'a révélé son insoupçonnable richesse, celle d'un temps qui préserve le temps, en dépit d'une liberté enclose. Qu'il aime ou pas la mer, celui ou celle qui a navigué en gardera toujours l'éblouissement et la sensation de faire partie d'un peuple au territoire singulier, planétaire et apparemment fini.

Le goût, la gratitude, la tendresse folle pour retrouver ceux qu'on aime à terre, le vent dans les arbres, l'odeur d'un tilleul en fleur,

la marche sur des falaises blanches,
le feu de cheminée l'hiver blotti,
un dessin sur le mur ou sur une table posé,
le velours d'un bon vin, le crissement de la neige,
une extase amoureuse...
devenir vague.

8 AVRIL 2012

J'ai rencontré tranquillement le commandant, le chef cuisine, le capitaine, un des trois timoniers, le bosco, l'étonnante jeune femme lieutenant. J'ai parcouru les cent quatre-vingt-dix-huit mètres de la proue à la poupe et les trente mètres de large du bateau par ses coursives, ses escaliers métalliques, son ascenseur, ses ponts avant et arrière, ses ponts passant du U au B, le pont supérieur qui se trouve être le plus bas ; le tout dans les variations du bruit continu des machines, jusque la passerelle, en haut



d'un château dont toute évocation de prince ou princesse se cogne inévitablement aux empilements rigoureux des boîtes métalliques. Tels de vieux Lego salis, présences muettes et raison d'être de cette usine voguant sur la mer.

La mer, puissance sacrée, impose la modestie à chaque être présent à ce bord.

Dans cette modestie se tient l'orgueil mesuré des hommes livrant bataille à la nature. Ou démesuré parfois, et là tout le monde perd, l'homme et la nature.

10 AVRIL 2012

La mer que la langue française, en ôtant seulement le « e » final au mot, rend infiniment proche de l'autre mère. Vitale, toute-puissante, infinie, somptueuse, dangereuse, imprévue, rassurante, énergisante, nerveuse, berceuse, elle roule autour de nous son intemporalité et fond sa nuit dans les constellations.

Elle abolit la limite même de l'horizon, modifie les échelles de représentation, elle laisse percevoir la rotondité de la Terre

comme un disque plan. Ils n'en croyaient que leurs sens les Vikings, qui pensaient naviguer au risque de leur chute dans le néant d'après la ligne d'horizon. De tous les courages celui-ci force l'admiration, le travail incessant des hommes des équipages, ceux d'aujourd'hui comme ceux d'hier.

Nous emporterait-elle vers elle-même autant que vers les destinations commerciales ?

Le commandant est un homme affable et pondéré, rompu à l'exercice de l'autorité indispensable ici, sans vanité quelconque. Il accepte de poser pour moi et me donne accès à la passerelle pour y travailler, avec les hommes et femmes de quart.

12 AVRIL 2012

Un jour passé à observer les souffles de baleines à la jumelle. Soudain le disque autour est devenu métallique, aluminique, l'éblouissement virant à l'aveuglement, la mer miroir de la seule chose tangible en cette fin de jour, la lumière du soleil en voie de disparition derrière l'horizon.

14 AVRIL 2012

S'accrocher à la sculpture prend ici un sens très incarné. Les roulements permanents et doux du navire, sur une mer pourtant très calme la plupart du temps, m'obligent à bloquer les roues des sellettes qui roulent sinon elles aussi. Une jambe calée contre la sellette, comme chacun ici cherche des appuis sans même y penser.

Les portraits des hommes du bord ne pourront qu'être solidement ancrés sur une embase large, adossés, posés. Fragmentés.

Suis montée sur la passerelle pour commencer le portrait du second capitaine, Cyril, plein de souvenirs de traversées et de tempêtes, des torsions et résistances d'un porte-conteneurs frôlé quelques heures par un typhon, de l'émotion pour une première baleine aperçue en navigation, de son adolescence à Cherbourg, de ses retours à Marseille.

→

Hommes d'équipage
(détail, avec
Clotilde) - Docks du
Havre, 2013.



Je travaille par bribes parfois une tête, ou un buste... Ne pas faire dire à la sculpture ce qu'elle n'a pas à dire.

Ne pas faire parler l'acier.

Même si un jour, plus tard, à terre, j'apprends de l'ami chaudronnier qu'une barre d'IPN est constituée d'une âme (la partie centrale) et de deux ailes...

L'âme est soumise à de possibles voilements. Ce risque de voilement est compensé par des raidisseurs, dénommés *ailes* dans le cas de l'acier... les ailes de l'acier.

Sur les bateaux, les structures doivent fléchir, ployer, se tordre, peuvent grincer, gémir, claquer, mais surtout sans se briser. Me souviens alors avoir entendu que durant certaines tempêtes mémorables les marins des cargos aperçoivent du tribord de la poupe le bâbord de la proue.

15 AVRIL 2012

Nous avons continué avec le bosco à nous regarder en silence, il n'avait aucune envie de raconter, le métier de marin le fatigue, il dit qu'il a trop de souvenirs pour s'en souvenir.

Le roulis était fort aussi en ce début d'après-midi opaque. La sellette tenait par les cales en bois.

Lorsque son portrait a été terminé, Alain est reparti bosser sur les coursives glissantes et, le temps de détourner mon attention pour ranger la terre, un coup de roulis plus sec a envoyé au sol sculpture et outils. La pièce est écrasée sur son côté, absolument frappée de déséquilibre.

Elle ressemble aux bateaux de pêche échoués à marée basse dans les ports du Cotentin et de Bretagne.

Chacun ici dit qu'on ne joue pas avec la mer puisqu'à tous les coups elle gagne.

16 AVRIL 2012

Aujourd'hui escale sur le port de la Guadeloupe pour deux jours, les portiques et les hommes manœuvrent les boîtes comme s'il s'agissait de jouets.



↑

Longues oreilles -
Docks du Havre, 2013.

Nagé longtemps sous des pélicans et des grands cormorans déployés au ras de l'eau.

Immenses...

L'animal aux longues oreilles porte malheur aux bateaux.

Il les faisait même couler, paraît-il, au temps de la marine à voile. Lorsque les bateaux se chargeaient de victuailles vivantes (poules, lapins et autres mets à venir...), s'il s'échappait de son clapier il bouffait tous les cordages et même les mâts. Voilà pour l'origine supposée de la superstition qui perdure. Soit.

Une autre explication, plus souterraine, plus en lien avec l'inconscient, dit que le dénommé « longues oreilles » est notoirement un copulateur effréné, symbole donc de grande vitalité sexuelle, tout à fait déplacée dans ce milieu où les pulsions se doivent d'être tuées, au moins jusqu'aux escales.

D'ailleurs, et l'association résonne étrangement, une autre créature était réputée porter malheur sur les bateaux : la femme !

22 AVRIL 2012

Certains marins le sont de père en fils. Pas tous.

Certains ont rêvé la mer dès leur enfance et le sont devenus, pour le meilleur et pour le reste. Vingt ou trente ans de navigation peuvent vous transformer un rêveur en grincheux amer, en éternel absent, en *poor lonesome seaman*, en voyageur désabusé, revenu de tout et prêt à y retourner.

Traverser les grandes eaux est source de fortune, et parfois nous sommes si prêts « à y croire, aux infinis possibles* ». Certains fuient, d'autres cherchent à se perdre, la plupart

* Noir Désir, *Nous n'avons fait que fuir*, 2002.



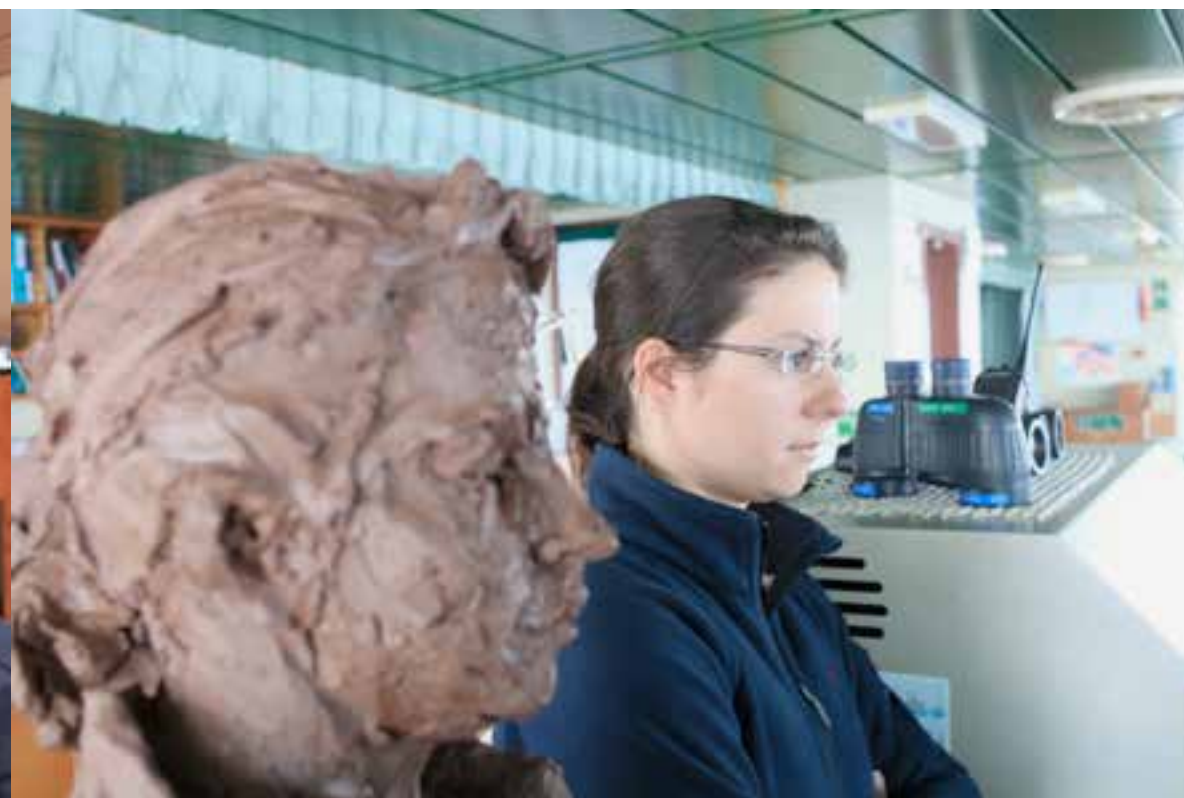


↑↑

Exposition *Hommes d'équipage* - Docks
du Havre, 2013.

↑ ↗

Sur le fort Saint-Pierre (avec Jean-
Philippe et Clotilde), 2012.



gagnent bien leur vie et c'est souvent une motivation insuffisante.

Faire les portraits d'un équipage ce serait faire celui de visages souvent fatigués, de tous âges. Sur ce bateau la plupart d'entre eux ont des yeux lavés plutôt clairs. Représenter un marin n'existe pas, je veux dire que sauf à afficher les signes vestimentaires des fonctions respectives, rien ne distingue un marin d'un terrien.

Explorer les visages et les figures est dérisoire, essentiel et fragile. Nous voyageons sur le globe, je voyage en modelant des visages dans l'esprit des choses et des gens. Et je fuis.

Pour eux de tous temps le bateau et la mer restent les grands sujets, l'un fondu dans l'autre, toute l'énergie de l'un à éviter la confusion avec l'autre. L'un devant rester sur l'autre par apprivoisement, corps du navire à corps des vagues et des vents, sans rage puisque le combat est perdu d'avance.

Leurs souvenirs évoquent plus souvent les tempêtes que les couchers de soleil miraculeux qui surgissent sur l'immense disque vivant.

La mer ils ne la voient plus, mais ils se distinguent des terriens avec fierté. Se nommer marin c'est se couvrir d'écailles et de sel plutôt que de plumes et de poussière, c'est se vivre par l'aventure encore possible, la solitude encore choisie, en dépit des déshumanisations portuaires et mondialisées. L'humilité et la résistance des marins sont une arme de survie.



↑
Solo blanc (avec Pierre-Yves) - Docks du Havre, 2013.

Dans les îles, les frégates, cormorans, albatros, pélicans engloutissent tout le poisson qu'ils piquent en plein vol, ou en plein plongeon.

Observé les pélicans araser l'eau ou immerger subitement leur masse pour avaler quelques poissons ; posé ma tête sur l'aileron de la passerelle pour garder au-dedans l'empreinte des vols de frégates, grands oiseaux pointus semblables à des martinets, ralentis par le déploiement de leurs deux mètres d'envergure.

Lors d'une escale j'ai tenté d'approcher les aigrettes blanches qui suivaient le tracteur récoltant la canne à sucre dans les plantations au pied d'une montagne Pelée entourée de brumes raptées aux nuages et maintenues en couronne grisâtre autour de ses flancs. Les aigrettes s'envolent, insaisissables tels les goélands qui suivent en Normandie les sillons creusés par les tracteurs sur la terre des falaises.

24 AVRIL 2012, LA NUIT
Dormir, impossible, ça roule, ça tangué, ça creuse, ça tosse, ça cogne, ça ne cesse pas, ça frappe, ça hoquette, ça s'élève puis chute,

ça s'écrase ; le matelas, le corps, le sol, tout est bateau, tout est la vague qui se casse à l'avant, tout est la crête blanche qui s'effondre dans des nappes d'écume ; tout est la vague qui monte et enfle et explose avant de s'enrouler sur elle-même et de s'étaler dans un creux énorme ; ça vibre et ça souffle, la machine imperturbable à dix-sept nœuds, ça vibre et là-haut, à la passerelle, veillent deux hommes pour le quart du chien ; temps de chien ne se dit pas en mer et pourtant là, nuit de chien, esprit errant ; m'habiller, monter



↑
Oiseau - 2013.

dans la nuit du château, à l'heure du quart du chien justement*, regarder béate les signes fluorescents des écrans radars. La nuit seulement, partout devant, rien n'est visible d'autre qu'elle-même, qui monte et qui descend.

26 AVRIL 2012

Le bateau s'organise du très haut au très bas.

Il y a ceux de la passerelle et ceux de la machine et du pont.

Inévitablement les sculptures portent trace des vies, et une vie d'ouvrier machine n'est pas la même que celle d'un officier.

L'officier est un être propre, protocolaire et poli, une table d'officiers est nappée de coton blanc, un blanc plus épais que celui des chemises des officiers, le blanc recouvre la table des chefs, des seconds et de leurs lieutenants.

Les officiers ont fait l'école de l'Hydro.

À chacune de ces tables on parle de destinations éphémères, d'un monde immense dont personne ne fera jamais le tour, de tempêtes, de typhons, de dépressions, de bateaux sauvés de bateaux tordus de bateaux cassés, de lignes vers l'Asie, l'Inde, les Amériques, vers l'Afrique, le pôle Nord, les terres australes, les îles boréales, les Caraïbes, vers des villes aux noms de ports, vers des lignes de fuite qui dessinent l'espace ou la masse lente de cette planète.

1^{ER} MAI 2012

Jour férié. Port triste et industriel, tas de coke et portiques gris. À l'entrée émergent de l'eau des plates-formes bétonnées surmontées de bulldozers et destinées à de probables agrandissements des installations maritimes. Mais la joie de débarquer quelques heures m'a fait sauter sur le vélo du bord et filer dans la zone portuaire, au milieu des boîtes posées, en attente de reprise du travail des dockers.

Port désert, larges abords des routes ensoleillées, allégresse de mes jambes qui se dérouillent les articulations

* L'heure où la lumière est entre chien et loup.

en pédalant jusqu'au Seamen's Club caché au creux de la route, petite bâtisse humble et accueillante pour les marins en quête de quelque accès à Internet.

8 MAI 2012

Silence à l'intérieur, la mer est devenue un territoire stable et quotidien. Monotone ?

Cinq semaines sur cette masse flottante et l'habitude, de la mer au réveil, de la mer au coucher, de la mer toujours et partout, s'est installée. Ce quotidien au rythme presque étal aussi est éphémère, ne pas l'oublier, en préserver la vitalité et l'étonnement.

Le quotidien des marins est un déplacement renouvelé et monotone ; renouvelé et monotone, de par le monde, à travers des noms de lieux. Le bateau est leur territoire.

Un espace dans l'espace, un espace qui nous déplace, avec ses lits, ses tables, ses radars, ses échelles, son ascenseur, ses travailleurs qui le déplacent, s'ennuient, rêvent, mangent, déjeunent, dînent, petit bout du monde avec ses modes de communication, ses mots, ses codes sensés ou absurdes...

Leurs vies sont traversées de contrées lointaines et d'intenses solitudes, leurs vies sont pleines de vies, la gagner et la perdre, surtout ne pas penser.

Parfois, regardant ces hommes, je me sens peu à peu disparaître dans l'absence de reflet.

La mer paisible aspire en ce moment les souvenirs et les projets et ouvre soudain l'esprit à un plongeon voluptueusement mortel. Longuement, face à elle, la solitude devant l'immensité grouillante de vide devient vertige. S'asseoir alors en haut d'une échelle.

Quelque chose ici évite toute expression psychologique, quelque chose d'assez masculin oblige à contenir ses émotions, ses désaccords ou ses états d'âme, quelque chose oblitère la pudeur, la valide comme sauf-conduit, quelque chose de dur et de métallique situé dans les vagues.

Comme si le métal en parallélépipèdes disposés gentiment sur cet îlot mobile finissait par glisser quelques particules sur les cœurs travaillant à ses déplacements.

Peut-être que les navigants se taisent un peu plus que les autres parce qu'ils savent le peu de poids de leurs mots face à l'océan sans fin, sujet omnipotent de tous les gestes, de toutes les intentions, personnage principal, l'étendue à traverser pour rejoindre nulle part, ça ne s'arrête jamais, ça ne conduit qu'au retour, pour transporter des marchandises certes mais le véritable enjeu à bord est d'atteindre un ailleurs afin d'en repartir.

12 MAI 2012

Bleu.

Il existe une zone dans laquelle ne vit que du bleu, le bleu cotonneux d'un ciel paisible, le bleu-noir de la mer en fin de journée au nord, sur lequel dansent des lignes blanches à peine entrevues, le bleu anthracite qui s'approche du soleil, le bleu écrasé par un blanc irradiant de soleil descendant, le bleu-vert et turquoise qui lèche la coque, sur laquelle sans cesse se transforment des irisations d'écume étales, les bleus réciproques des yeux des marins.

Le bleu plus ou moins délavé des combinaisons de travail, le bleu des grues et celui des générateurs de la machine. Mais d'ailleurs pourquoi tant de marins ont-ils l'iris bleu ?

À perte de vue un désert bleu.

À l'arrière seul le sillage l'écarte d'un long mouvement blanc. Quand le soleil s'y couche...

19 MAI 2012

Joan vient depuis deux jours à l'atelier, après sa journée de travail. Ouvrier pont. Il nettoie et entretient les peintures du bateau du dedans au dehors, à coups de balai, de kärcher et de brosse. Joan et sa mémoire napoléonienne. Il dit : « Je suis un homme simple, normal » pendant qu'émerge une sculpture de son visage rond et volubile, coiffé d'un inamovible bonnet, la bouche étirée et l'œil joyeux.



Le lendemain je lui demande ce que signifie pour lui un être normal, il répond avec son accent roulant les pierres de ses Carpates natales : « Une personne qui comprend tout. Qui comprend Dieu. »

Un prince Mychkine, l'idiot céleste, sur l'aileron bâbord du bateau, cette fin d'après-midi où nous fêtons l'anniversaire de deux hommes. L'heure où le soleil argentise la mer et brûle de froids reflets hypnotiques et aveuglants.

Bienheureux les simples d'esprit, dans la bouche de cet homme humble, pleine de récits de loups et d'ours, de connaissances historiques et linguistiques, d'affection

↑
Solo bleu (avec
Jean-Pierre) - École
nationale supérieure
maritime, 2015.



*Hommes d'équipage
(détails).*

pour la France. Avec lui je voyage davantage dans le temps que sur le globe, chez Joan la simplicité d'esprit s'ouvre à la vertu.

Il dit qu'en Roumanie, près de sa contrée montagneuse, les ours descendent dans les villages se nourrir des pou-belles. Il dit que c'est plus facile pour eux que de chasser. Il dit que les ours sont comme les hommes, qu'ils cherchent la facilité. Que les loups restent cachés en hiver et que les hommes sont aussi comme les loups.

Ici comme ailleurs.

Des loups de mer...

Un marin des montagnes.

25 MAI 2012

Il y a sur ce bateau des enfances à l'œuvre chez les hommes de l'équipage, l'enfance toujours, origine, cap donné à l'existence, peu importe la destination, elle est fatale, seuls comptent les allers-retours, entre soi et soi disait Duras.

Ces hommes je les regarde, je les vois et je les songe dans le même temps. Le portrait associe nos présences, récits, souvenirs et réminiscences.

Ce que j'aime chez ces marins c'est la mer.

Elle les nourrit et en dépit d'une possible monotonie, elle les voyage et les paysage.

Elle les abreuve et les pleure.

Les larmes elles aussi sont salées.

La mer nous pense.

28 MAI 2012

Un soir, un peu avant les Açores, un barbecue pour fêter le départ en retraite du chef, entre piscine, boîtes et nuit.

En fin de soirée quelques hommes chantaient, tragiques ou hilares, couvrant plus ou moins les bruits du navire, je me suis mise à chanter avec eux. Chanter au milieu de nulle part pour nul autre que le chant. Un monde où les marins ne chanteraient plus serait insipide, blafard.



11 JUIN 2012

Il est des temps où la grâce de vivre évacue tout projet, toute construction, tout filtre, toute pensée même. Installés sur le gaillard, dans la nuit chaude d'avant les tropiques,

l'océan seul juste au-dessous, le ciel seul tout au-dessus de nous. La mer dessinée par la fluorescéine, plancton lumineux, reflets d'étoiles coulées dans l'eau, glissant autour du bulbe qui traverse les flots en silence. Quant au ciel, suspendu sous d'autres étoiles, creusé par les planètes, infiniment tracé d'une voie bien plus magique que lactée. Nous nous sommes installés dans la nuit chaude, assis sur l'avant extrême du bateau, entre les deux immensités, enveloppés par le chant gémissant du bateau et le vent.

12 JUIN 2012

Pierre-Yves et son silence doré dans la lumière crue et l'environnement vert, métal peint brillant, le trouver là sur la passerelle tôt le matin, boire un thé, retrouver le défilé des vagues au pied du château et tout autour et tout dessus.

15 JUIN 2012

Ce soir, quittant Pointe-à-Pitre, le nez ouvert au hublot, regarder les lumières de la ville s'éloigner en glissant doucement dans l'élégance d'une nuit tropicale.

« Je ne sais pas parler de la mer. Tout ce que je sais c'est qu'elle me débarrasse soudain de toutes mes obligations. Chaque fois que je la regarde je deviens un noyé heureux* . »

23 JUIN 2012

Entre Pointe-à-Pitre et Saint-Nazaire, neuf jours de pleine mer ont déroulé leurs instants de grâce et d'inévitable fatigue pour une remontée à l'inverse du soleil, la seconde prenant peu à peu l'ascendant sur la première, pendant qu'entraît en force une nostalgie annoncée. Les portraits de Pierre-Yves le second, Cécile la matelot, Anthony le chef méca sont terminés.

26 JUIN 2012

Départ de Dunkerque.

* Romain Gary dans *La Promesse de l'aube*, Gallimard, 1960.



Blanc laiteux et opaque tout autour, échos de cornes de brume dans le brouillard, concentration extrême à la passerelle, dans cette Manche fréquentée par d'innombrables cargos, bateaux de pêche et voiliers. L'absence de visibilité devient menaçante, commandant, second, lieutenants et timonier usent de tous leurs radars, leurs ouïes et leurs yeux pour déceler l'inattendu possible.

Entre Saint-Nazaire et Dunkerque, plusieurs hommes ont débarqué. Joan, le matelot des Carpatas, Jérôme, le bosco, Stéphane, le capitaine, autant d'au revoir sans fioriture, sans trace, sans mot, des au revoir de marins...

Je mesure l'étrangeté de ces métiers qui vous font surgir et disparaître en quelques tours d'hélice une vie autre, un monde autre, une temporalité autre.

Le sillage aujourd'hui est une plaie sur la mer, son absence prochaine me semble injustifiable.

↑

En escale, sur le pont avec Lillé.



↑
Marco penché – Docks
du Havre, 2013.





OFW's (overseas
filipino worker's).

L'art de la rencontre

« La sculpture de Cécile Raynal est un témoignage de vie dans ces espaces différents, ceux que notre société crée au fil de son histoire et que Michel Foucault appelle hétérotopies. Les hétérotopies supposent toujours un système d'ouverture et de fermeture qui, à la fois, les isole et les rend pénétrables. En général, on n'accède pas à un emplacement hétérotopique comme dans un moulin. Ou bien on y est contraint – c'est le cas de la caserne, le cas de la prison –, ou bien il faut se soumettre à des rites et à des purifications. On ne peut y entrer qu'avec une certaine permission et une fois qu'on a accompli un certain nombre de gestes.

Rites et gestes. Cécile Raynal était danseuse. Est-ce le lien pour suivre le processus de sa création ? Elle vous dira qu'elle ne danse plus. Malgré tout, j'ose cette rêverie : Cécile Raynal est danseuse et la terre est sa partenaire. Il ne s'agit pas d'un duo refermé sur lui-même car l'autre est indispensable à sa création. Un homme, une femme, voyageur de ces contrées isolées dans lesquelles elle aime entrer et qui sera tenté par l'aventure de la représentation. Que va-t-elle faire de moi ? Que voit-elle ? Quel double crée-t-elle ? Et ainsi naîtra une sculpture sur cette scène extraordinaire, territoire longuement recherché,

“lieu hors de tous les lieux” dans lequel il nous est interdit d'entrer, sauf avec la persévérance de Cécile Raynal. Entrer là pour rencontrer l'autre, l'humain, se lier à lui avec une proposition artistique et nous offrir cette relation en partage au travers de la sculpture. Sculpture qui ne naîtra qu'avec celui ou celle qui acceptera d'entrer dans la danse, donner son corps, son visage, ses gestes à l'argile et au feu. Accepter que Cécile Raynal inscrive dans la matière les reliefs de vie, ce qu'elle en lit, ce qu'elle en pense, ce qu'elle en rêve. Combien d'histoires sont-elles racontées dans cette argile modelée ? Combien de paysages entrevus, donnés, puis regrettés ? »

→

Pacha sur acier larmé (avec Stéphane).



👁️ *Le Déjeuner sans l'Herbe*, atelier avec Maxime P., 2013

« Cécile Raynal a saisi cet instant de grâce : éveil sans angoisse, présence à soi et à l'autre, curiosité sans jalousie, sacre du printemps sans sauvagerie... état béni et rarissime que les taoïstes dénommaient le "non-vouloir-saisir".

En grande douceur, ce "nouvel Éden" perturbe tous nos clichés et certitudes sur les rapports entre les sexes, nous laissant d'abord incrédules puis peu à peu... reconnaissants. »

Nancy Huston

« Il s'agissait, en prenant comme point de départ *Le Déjeuner sur l'herbe* d'Édouard Manet, d'interroger notre altérité et le rapport complexe entre homme et femme dans notre époque contemporaine, en intervertissant le sexe des personnages du tableau de Manet. Connaissant mon intérêt pour la peinture et la sculpture du XIX^e siècle, Cécile Raynal me demanda de poser nu pour elle, en lieu et place de la célèbre Victorine Meurent au premier plan du célèbre tableau.

Les séances de pose se sont déroulées durant l'hiver 2012 [...]. L'idée de me retrouver nu sous le regard de Cécile suscitait en moi une certaine perplexité à laquelle s'ajoutait la pratique toute nouvelle de ce type d'exercice.

Très vite, les appréhensions du début se sont envolées et je me suis retrouvé

dans un dialogue extrêmement intense avec elle en train de "faire" face à moi. [...]

C'était mystérieux pour moi de la voir parfois pester, ou bien arracher la jambe qu'elle venait d'exécuter et qui ne me semblait pas si inconvenante. Pour elle, si.

[...] En la voyant faire, je comprenais l'énergie tant physique que psychique que représentait la gestation d'une œuvre. Tout à coup, son œil s'éclairait. Ses mains commençaient à rejoindre ce qu'elle cherchait depuis le début sans parvenir à le concrétiser. La discussion interrompue cinq minutes plus tôt pouvait reprendre. Une excitation positive animait désormais tout ce "faire" au-delà du geste technique du modelage ou de la sculpture, tant il s'agit de quelque chose de plus fondamental : une question de vie ou de mort. J'étais sauvé, ou plutôt, la sculpture était sauvée. Les dis-



cussions passionnées que nous avons eues durant ces séances m'ont fait oublier que j'étais en train de poser pour elle et, rétrospectivement, il me semble que c'est ainsi qu'elle est parvenue à saisir quelque chose de plus secret de mon caractère [...]. En voyant mon portrait, je reconnaissais des aspects très intimes de moi-même, comme par exemple une sensation d'inconfort que j'éprouve dans la position assise par terre et que je pensais n'être perceptible pour personne. Je la retrouvais inscrite

dans la glaise et mille autres choses qui ne sont pas de l'ordre de la copie conforme mais de l'interprétation d'une zone plus subtile.

Quelques semaines plus tard, un coup de téléphone me ramenait à un aspect très concret de sa pratique :

« Aujourd'hui, je t'ai vidé... On va pouvoir te cuire !

- Moi ?
- Mais non ! Ta sculpture. »

Avec Maxime P.

↑

Déjeuner sans l'herbe (avec Anne-Marie, Maxime, Pascale, Marie-Pascale, Cécile, Denis) - Rouen, 2015 (coll. Matmut).

↓

Jardin du château de Saint-Pierre-de-Varengeville (fondation Matmut), exposition « Travers/ées », 2015.



5.

Tant que tournent les roues...

CHU de Montréal, 2013

Sept mois dans les espaces des CHU de Montréal

Étrangère

Avant de devenir habitante éphémère d'un nouveau territoire, je ne sais à quoi va ressembler le travail final. C'est d'ailleurs la raison qui me pousse vers des territoires étrangers. Justement parce que je n'en connais rien. Et que rien ne m'y semble évident.



Être artiste au travail à l'hôpital, c'est être un étranger en exploration. Mon travail, mon geste et mon intention sont au départ étrangers. Et l'étranger est d'abord une créature ignorante et étonnée. Ici au Québec, comme dans tout autre lieu traversé, l'ignorance et l'étonnement sont mes principaux outils. Quand l'évidence disparaît, l'idée même de la familiarité ou de l'habitude est balayée, et peuvent alors surgir des formes inattendues. Une artiste sur un cargo, dans une prison, dans un hôpital est d'abord en situation d'étrangeté, de celle qui vous rappelle que l'évidence n'est qu'un point de vue, que l'étonnement face au monde est une planche de salut, et que l'art ne peut advenir qu'en décalant le regard.

L'inattendu surgissait de l'ampleur et du calme des espaces urbains, des dimensions élargies du fleuve auprès duquel le Rhône est une gentille rivière, de la colline, des routes, des lacs, des arbres, de chaque nom de rue de l'île-ville ; de la nouvelle texture de cette argile américaine que j'utilisais, des fours méconnus que j'allais utiliser chez André L., céramiste québécois des plus inspiré, vivant en pleine campagne au





*Tant que tournent
les roues...* (détail)
- 2015 (coll. CHU de
Montréal).

bord d'un immense lac paisible et bleu ; des vieux échafaudages abandonnés de l'hôtel-Dieu, nommés ici échafauds, du jardin silencieux du couvent des Sœurs hospitalières, des flots monumentaux du Saint-Laurent entourant Montréal, d'une capitale au nom d'origine amérindienne. Glissent tout au long des couloirs de ces trois hôpitaux que j'arpente avec mon atelier ambulante des lits, des fauteuils, des tables, des plateaux, dans une urgence contrôlée ; glissent des peurs, des pertes, des espoirs, des retrouvailles, des luttes sourdes, des objections aux fatalités, des éclats de victoires, des courages.

Dans l'hôpital vivent et travaillent toutes sortes de personnes, cohabitent d'innombrables métiers, se croisent d'in vraisemblables récits et circulent de lointaines mémoires. Apparaissent parfois aussi en bordure d'un parking d'insolents, désinvoltes et irrévérencieux ratons laveurs, obstinément sauvages dans leur apparente familiarité.

Imperturbables

J'ai besoin d'aller de par le monde, de par les espaces moins visibles qui le constituent. En déplaçant mon atelier je concilie deux impératifs, celui de la sculpture et celui du voyage. Je déplace mon équilibre, mon rapport au bruit ou au silence, à la solitude, à la lumière, à l'échelle. Je ne sais comment s'opèrent ces déplacements dans la sculpture, mais s'immerger par le travail dans un territoire change quelque chose en soi et pour le territoire, cela change quelque chose sinon c'est une balade touristique, une expérience exotique. Mes déplacements fréquents avec la sculpture hors de l'atelier sont de l'ordre du voyage qui « vous fait et vous défait* », celui qui vous transforme et qui, de fait, modifie au rythme lent et laborieux du regard la texture de la conscience. Traversée par les territoires dans lesquels elle s'élabore, ma tentative, mon souhait du moins, est finalement de rendre compte de quelque chose qui s'est vécu, avec les êtres qui se donnent à voir et qui acceptent de prêter leur figure à une sculpture.

* Nicolas Bouvier, *L'Usage du monde*, Droz, 1963.



Je modèle comme d'autres écrivent ou dansent. Je creuse en noir et blanc surtout, la couleur apparaissant timidement, dans des figures de nos humanités mêlées. L'espace interfère sur nos existences, nos histoires privées ou collectives, il bouleverse ou accompagne nos consciences, agit sur nos mémoires, nous ancre dans nos généalogies ou nous propulse vers un ailleurs.

Qu'ils soient bateau, prison, territoire pictural d'un célèbre tableau, école, hôpital, couvent, ces lieux se bâtissent sur des utopies qui consistent à recréer un monde en bordure du monde. Il existe aussi une utopie dans le geste artistique, une croyance qu'une représentation de la vie peut nous la faire mieux sentir, mieux goûter, mieux entendre. Une inusable croyance que l'art et la poésie peuvent rendre au monde un sens caché, oublié. Donner forme à nos mémoires diffuses.



Chaque rencontre est unique et mon approche de la sculpture ne relève ni de la série ni du concept, mais d'un acte de représentation, de reconnaissance, plus ou moins fidèle.

Chaque face-à-face est exceptionnel. Susceptible de modifier nos regards et nos croyances. Je provoque des situations de rencontre, de porosité réciproque qui se prolongeront dans les statues puis dans leurs assemblages.

Par les récits de vies de celles et ceux qui sont devenus modèles, je suis peu à peu entrée en lien non seulement avec l'histoire de l'hôpital mais avec celle aussi de la ville de Montréal et de la relation paradoxale qu'elle entretient avec le Canada.

↑
La Messagère (avec
Mauricia) - 2015.

Le temps passé dans les espaces du CHUM, à toute heure et en tous lieux, d'un couloir à une salle d'attente, d'un bureau à une unité de soins, poussant dans les ascenseurs bruyants de fragiles portraits, a donné l'installation *Tant que tournent les roues...*, qui longe dorénavant la passerelle du nouvel hôpital. Sur de grandes structures portées par des roues, entre table et lit, sont assemblées figures de gens, de bêtes, d'échelles et de roues, pour former une fresque dans l'espace, un plan-séquence sculpté.

Là-bas sur le bateau, tout glissait et se mouvait au rythme des flots. Ici tout roule au rythme de la fragilité de nos vies. L'utopie de l'hôpital serait-elle de faire tourner encore et plus loin les roues ?

« Les sculptures ne parlent pas, irradiées de tous ces espaces-temps de création, mystérieux et singuliers voyages... et pourtant elles s'adressent à nous. De ces ateliers nomades, lieux de rencontres improbables, elles cheminent, prennent forme et se nourrissent de la passion de l'autre, de ses turbulences, de ses visages. Le dénominateur commun de ces expériences de vie est bien le regard, outil d'approche, boussole, réponse à l'angoisse, il se risque sans faillir et nous garde de la barbarie.

Regarder et être regardé, croiser les silences, les émotions, s'éprouver ensemble, être touché... à bout portant dans le face-à-face de deux corps. Cécile Raynal tient dans le creux de ses mains un peu de ce temps, y demeure par miracle et accepte de ne pas en sortir indemne. Quand le regard se fait écoute, une écoute vibrante qui alerte, il se confronte à l'invisible ou indicible question, qui suis-je ? où vais-je ? une intranquillité qui cherche, qui débusque le désir et avance, les yeux ouverts

sur le vide, pas à pas comme un funambule. Quelle liberté pour s'inventer, la réponse est peut-être dans le rapport à cet autre que soi, à cette altérité si nécessaire jamais suffisante, une navigation incertaine. »

Anne-Marie Husson,
présidente de l'association
Regards croisés de 2013
à 2015.





👁 **Reine à la pomme, atelier,
avec Nathalie B.**

« Le Havre, mars 2017.

Le temps a passé.

Revenir sur ce moment de pause, ce moment qui reste dans mon esprit un temps de paix et de réflexion, une parenthèse heureuse, un arrêt salutaire. S'offrir et se mettre pudiquement en place, poser pour Cécile, l'amie, qui connaissait mieux que personne les événements récents de mon histoire familiale. À jamais liés à une épreuve. Elle qui avait su aider, au cœur de moments douloureux* et qui dans le même temps devaient conduire à un travail profond de réflexion ; sur la vie, la mienne et celle de ma fille, sur les systèmes que les groupes humains forgent, traversent, balayent et forgent de nouveau pour se construire, grandir, et tomber en accord avec le monde. Questions de vie et de mort. Celles qui traversent tous les êtres, et qui pour moi se matérialisaient en condensés d'angoisses, de peurs extrêmes, longtemps, des semaines, des mois de confusion, de recherches intimes, pour entrevoir des issues secourables.

Poser pour la série des *Marraines-ogresses*, l'hésitation se matérialisait, fulgurante. Voilà ! Une proposition

* Nathalie B. fut confrontée durant des mois à l'anorexie mentale subie par sa fille.

qui m'est vite apparue en porte entrouverte vers la vie possible de nouveau... enfin. Transcender le quotidien.

Mes souvenirs font apparaître des moments ensoleillés, extrêmement ensoleillés. De calme et de douceur, de voix enregistrées s'écoulant dans l'atmosphère de l'atelier, d'échanges de regards, de souvenirs, de récits, d'étonnements amusés et admiratifs, de la danse du corps de Cécile autour de cette forme qui était un peu moi, sans l'être, et qui apparaissait à coups de glaise battue, modelée, forgée, délicatement parfois par de petits sillons, retouches dans la terre. Et il faut que cela tienne, les renforts, les étais, le métal qui aide à redresser la tête, à la faire tenir droite, assurément droite, pour pouvoir cuire et devenir éternelle. Une petite taille, une sculpture en pied et la grande ! Tout concourait à un renouveau, des échanges à l'apparition de la forme. Plus tard la couleur, bien plus tard la couleur, découverte dans l'exposition présentée à l'hôpital de Rouen. Éclair doré sur la bouche qui ne pouvait plus dire, qui aurait voulu dire encore et qui dira de nouveau... »

Nathalie B.



6.

Les ombres d'Alice et Le vestibule des Pommes

*unité de soins pédopsychiatriques, CHU de Rouen,
Institut mutualiste Montsouris, 2014-2015*

Dans les ombres d'Alice, 2014

Ces filles semblent refuser la femme, dans un geste d'autopersécution censé juguler la peur de devenir autre, l'autre soi, l'adulte, la femme. Leur extrême vulnérabilité se pare d'une toute-puissance dérisoire et mortifère.

Dans ces portraits, modelés dans l'unité de soins, s'impose un entre-deux indéfinissable, entre une enfance à peine effacée et une vieillesse pourtant éloignée. Figures d'enfants devenus vieux sans être passés par l'état adulte. La plupart du temps les jeunes filles s'y sont reconnues, au-delà de la ressemblance d'ailleurs, puisque de ressemblance il n'est guère question.

Œuvrant méticuleusement sur leur propre corps, et leur être, elles le réduisent à une structure presque dévitalisée. À l'ossature. Elles le dé-sculptent. Tel un athlète mais à rebours. Elles le mettent en situation de possible disparition, dans un rejet de la forme « femme », du devenir Femme.

Face aux jeunes filles anorexiques, face à leur vide, à leur simulacre de contrôle, à leur corps coupant, sec, et si fragile, j'ai proposé très vite une échappée dans la littérature. Une lecture d'Alice et son pays cauchemardesque. Dans le monde d'Alice, tout parle : animaux, objets, plantes, nourriture, tout s'anime et dérive.

Avec elles, nous avons relu et relié les aventures de ce personnage presque désincarné, qui rapetisse ou grandit démesurément selon les rencontres qu'elle fait avec une nourriture injonctive. Si l'anorexie vient filtrer l'angoisse chez ces patientes, Alice est venue filtrer la mienne face à elles.

Peu à peu au cours du travail entre les espaces de l'hôpital et mon atelier, l'animal a pris place comme figure réparatrice, à tout le moins consolatrice. Sont apparues aussi toutes sortes de figures archétypales transmises à nos



imaginaires collectifs par les contes et certains ouvrages fondateurs : la Sorcière, l'Ogresse, Ève, la méchante Reine...

Ici, je me suis une fois encore interrogée sur comment regarder, comment représenter sans enfermer dans une interprétation réductrice. Ces jeunes filles se ressemblent entre elles, elles ressemblent à leur maigreur, à leurs longs cheveux abîmés par la maladie, à la raideur de leur dos, la laxité de leurs membres, la sécheresse pourtant juvénile de leurs visages apparemment fermés à leurs émotions. Le regard persiste, la sculpture insiste et, geste après geste, modèle la complexité, le paradoxe, la chair. Chaque portrait espère révéler autre chose que l'ado malade.

↑

Sublimation (avec le
Dr Yoann L. et Maeva).

Le vestibule des Pommes, unité de soins pédopsychiatriques, Institut mutualiste Montsouris avec le D^r Yoann Loisel, 2015

« Personne ne m'a dit qui j'étais, moi, et moi
Je n'ai interrogé personne.
Je me suis vu vivant sous un immense ciel
et j'ai ressenti une loi.
[...] Savoir que le chemin sur lequel je m'en vais
Se trouve au fond de moi. »
Fernando Pessoa.

Une résidence d'artiste inconnue et libre, à l'intérieur de l'espace bien connu, cadré, du soin ? Quelle drôle d'idée ! Est-ce bien raisonnable ? La possibilité d'un nouveau chemin à l'intérieur même d'une voie abondamment balisée ?

Le plaisir de l'incartade et le goût des herbes folles ?

C'est ce lieu à l'intérieur du lieu, le lieu de l'artiste, qui a tout de suite intrigué !

Et tous, tous, patients et soignants, se sont demandé ce qui allait s'y dérouler ; ils y sont allés contempler ce qu'ailleurs ils avaient cru voir. Dans certains musées, devant leur toile ou sculpture fétiche : la mise en mouvement d'un monde, les retrouvailles avec un disparu, la rencontre avec le portrait de soi enfant, avant...

C'est la formule, alchimique, trouvée par l'artiste pour transformer la chair en verbe. Celle qui change l'angoisse en désir, transforme la tension en création... C'est cette formule qu'ils ont voulu voler au voleur du feu.

Cette mise en tension, il faut pouvoir la tolérer. Ne pouvant l'accompagner d'un pouvoir et d'un désir qui l'orienteraient vers une spirale ascendante créatrice, le patient l'a souvent laissée verser dans une destructivité.

Le sujet trop éduqué et adapté évite comme la peste cette mue peureuse tant il est vrai que quand on se sonde on risque de verser dans les exagérations malsaines de la peur.



Pour l'artiste, qui n'a pas le choix, créer c'est inverser la disparition de soi dans cette métamorphose négative et transformer la terreur d'exister en puissance de créer. Il provoque la réapparition sensorielle de ce que l'on a été, y compris dans l'absence, retrouve l'enfant, la sensorialité pure dans une innocence rare. Et c'est pourquoi on reconnaît l'artiste comme l'enfant, à ce qu'il est dans la lune... qu'il n'est pas... là... dans l'atelier. Il est parti sur le chemin au fond de lui à la rencontre de son « je suis un autre ». Toujours à la marge d'un ciel antérieur, « là où seule la beauté jaillit* », souffrant comme le patient de la maladie de l'antériorité... avec son fond insondable.

Alors quelle est la leçon de cette résidence où personne n'a été assigné ?

Que s'est-il passé durant cette présence d'une artiste investie d'un monde interne qui lui ruisselle jusqu'au bout des doigts ? La découverte par les patients d'un nouveau chemin pour sortir de soi et entrer en soi. Chemin qui s'imagine en graine. Quelle en a été la formule ? D'un grain l'autre, la nécessité dans tout soin de la création et dans toute création d'un soin.

↗

Pom pom pom... - 2016
(coll. particulière).

* Mallarmé.



*Du temps au temps -
Fondation OFI, 2016.*



Le psychiatre et l'artiste : entretien avec le P^r Maurice Corcos

M. C. : Chère Cécile... Qu'est-ce qui oriente ton choix (ou plutôt, quel besoin te pousse) de t'exprimer *via* la sculpture, comme si la langue, vecteur classique de sociabilité, et donc la pensée, était insuffisante voire impropre à témoigner de ce qui presse l'émotion et qui devrait avoir la densité et la tessiture de la terre au plus près de la chair ? Pourquoi ce médium, ce véhicule... pour quelle nécessité de représentation ?

C. R. : Ce n'est pas la pensée qui fait défaut, c'est la laisse pour la retenir.

La vie m'est polyphonique, polysémique, trop « poly » pour que je m'y retrouve uniquement entre la tête et la tête.

La terre, les mains, l'air, le vent dans les arbres... Enfant, j'implorais les pierres, j'entourais les troncs des arbres espérant entendre battre leur cœur mais je n'entendais que le mien et c'était insuffisant. Un jour, une amie dessinatrice m'a dit : « La vie ne suffit pas. »

Voilà, je suppose que la sculpture, comme l'écriture, la musique chez d'autres, surgissent. Parce que ça ne suffit pas, de vivre, de penser, de sentir, il faut extraire, transformer, devenir alambic.

Je ne sais pas élaborer une pensée sans lui donner un espace et j'ai parfois l'impression que pour voir un être, le voir vraiment, j'ai besoin de lui donner un rôle dans cette histoire de sculpture. Tu évoques la terre comme au plus près de la chair*, je ne sais qu'en dire, il n'y a pas de confusion dans mes doigts, je travaille plutôt avec des outils qui mettent nos peaux à distance. Je me permets avec l'argile toutes les griffures et les caresses que nécessite la forme en cours de construction.

Dans mon enfance la parole était le domaine du père, et c'est par le verbe qu'il exerçait son pouvoir de fascination, c'est ma mère qui préparait la nourriture de ses mains comme la fée de *Peau d'âne*. La sculpture me réconcilie le féminin et le

* Adam veut dire « le terreux ».

masculin, le verbe se fait chair en effet, la pensée terre, les quêtes identitaires y trouvent là un havre.

M. C. : De paix... après la bataille...

Qu'est-ce qui fait qu'il y a cette crainte de ces deux écueils que sont le narratif et l'abstraction, qui t'obligent à ce que l'œuvre garde figure humaine et se tienne debout, se tienne comme d'elle-même à partir d'un point d'équilibre-déséquilibre intérieur ? C'est la question de l'éprouvé, de force en même temps que de fragilité, d'instabilité... de précarité que l'on ressent devant tes figures.

C. R. : Une sculpture narrative serait une histoire à jamais figée. Qui éternellement raconterait un scénario, le même à chacun. Lorsque Eric Fischl écrase ses corps au sol, à jamais il nous rappelle les chutes des Tours. Quand Camille Claudel nous emmène dans le trio pathétique et tragique de *L'Âge mûr*, où la vieille Rose entraîne son maître/amour loin de son autoportrait implorant, à jamais la sculpture nous raconte cette histoire. Mais quand Giacometti pose une figure de chien, tremblé, il devient mon chien, le tien, il est sans histoire, il est LE chien. Et il est Giacometti. Je pense au *Balzac* de Rodin ou à l'araignée *Maman* de Louise Bourgeois, ils disent peu et c'est sans fin, l'un contient tout Balzac, l'autre évoque toutes les mères.

Mon désir bien sûr est de laisser mes sculptures contenir une part d'intime, mais qui n'en reste pas là. Qui n'en finit pas. Qui te laisse ta place à toi spectateur.

M. C. : Tu me laisses à moi spectateur un espace pour continuer cette fiction ?

C. R. : C'est en tout cas un souhait... Mais surtout, je ne sais pas ce qu'une sculpture a à me dire sans elle. Je veux dire, c'est parce qu'elle advient, sans trop d'intention préalable, que je peux entrer peu à peu en dialogue avec elle, et prolonger son élaboration. Je ne sais pas ce que j'ai à dire avant, si je le savais je m'assiérais enfin et je regarderais pousser les fleurs.

Tu as raison sur l'éprouvé de la fragilité, chaque pièce est une victoire infime sur la disparition de tout, sur la folle absurdité de l'existant. Sans elle, sans cette tentative de laisser trace d'une personne rencontrée, ou parfois rêvée, je me serais sans doute perdue.

Le portrait se fait toujours entre l'autre et soi-même, avec l'autre soi-même, le portrait porte les traits d'un être devenu ultra-présent, mais dont les traits se retirent au moment où l'on tente de les saisir et de les figer. Le portrait est une fiction qui ne raconte rien d'autre que la figure créée.

Pourtant, je dois ajouter que dans ces unités de soins une forme de narration s'est introduite dans mon travail. J'ai

commencé à associer des figures d'adolescentes rencontrées à celles d'animaux, en écho au monde d'Alice puis à certains contes. Ces duos se sont imposés. J'ai dû ensuite penser à leur présence, aux raisons qui poussaient à cette introduction de l'animal.

À partir de 2014, puis cette année, au cours des allées et venues entre l'atelier de Montsouris et celui de

Normandie, s'est tissé un lien entre les portraits façonnés à Paris et de grands loups qui envahissaient l'atelier normand depuis janvier. Un récit s'est mis en construction, je suppose par associations, fantômes, mémoire archaïque.

M. C. : Je dirais plutôt mémoire de l'enfance.

C. R. : Oui, et c'est très intime, iridescent, sans fond, la mémoire de l'enfance. Ce récit aboutit à la série en cours sur le secret et autour du secret, son poids. J'ai construit de grands silences entre hommes et bêtes. Rien n'est raconté mais quelque chose vient suggérer la menace, l'enveloppe, la béquille... et l'imprudente tendresse.



↑
Louveteau - 2016
(coll. particulière).



Rêve de loup (avec Gabriel-le) - 2015.



↑ →
Les Louves (avec
Linda) - Château des
Terrasses, Cap-d'Ail,
exposition « Des bêtes
en ce château », 2016.



M. C. : Quelle est cette drôle de façon qui consiste à construire des personnages en les concentrant sur un vide... autour d'un vide, d'un centre absent, sans tuteur interne de développement ?...

C. R. : J'use de lui comme d'une structure. Quand les pièces cuisent, à l'ouverture du four, elles sont incandescentes. Ce rituel-là reste précieux, et cette incandescence n'existe que par le vide interne. Quand je travaille, il n'y a que de l'espace. L'espace est mon cadre, comme la toile pour le peintre.

M. C. : Est-ce que tu serais d'accord avec l'idée que c'est le mouvement de tes doigts transmis à eux par l'ensemble du corps, et par la pensée, c'est donc ce mouvement qui compte plus que le sens (c'est-à-dire au sens de l'idée préconçue) ? D'une certaine manière le sens ne viendrait qu'après coup, que de surcroît si jamais il vient. Et s'il ne vient pas il y a alors échec.

C. R. : Mais l'échec a quelque chose à nous apprendre. Je te suis dans l'absence d'idée préconçue, la nécessité de la sculpture conçue sans une intention préalable qui l'enfermerait, qui serait illustration d'un concept. Mais l'échec ne me semble pas provenir de l'absence de sens, c'est plus mystérieux. L'échec d'une sculpture résulte de l'absence de forme tenable, de vitalité intrinsèque à la sculpture, un truc que je ne sais pas nommer. Une sculpture ratée c'est celle qui ne contient pas l'ambivalence nécessaire, la polyphonie visuelle. Quand tout est si cohérent qu'elle n'est plus qu'un objet. C'est particulièrement vrai du portrait, qui toujours échappe à la ressemblance. Parce qu'il est rare de se ressembler à soi-même.

Parfois ça rate, parce que le regard a des ratés et que la représentation n'a pas su trahir, que la rencontre ne s'est pas faite avec la sculpture.

D'ailleurs, si je déambule avec ce désir de portraits dans des lieux aussi austères qu'un cargo, une prison, un couvent ou un hôpital, c'est parce qu'en ces endroits-là ça ne triche pas, ou ça triche moins. Peut-être que les personnes qui vivent là

des plongées dans la souffrance, la solitude ou le mal de vivre sont à ces moments de leur vie au plus près d'elles-mêmes. Peut-être.

Le sens de mon travail prend sa source dans ces déplacements. Je crois que je tente de réconcilier la solitude nécessaire à tout processus artistique, l'exploration en soi, le « connais-toi toi-même », avec l'envie que cette sculpture rende son service à la collectivité, dans cette intention très archaïque de la sculpture totémique amérindienne qui participe à la vie de tous, qui procède de la vie et la réintègre. De ce point de vue le mouvement de mes doigts s'inscrit dans une vieille tradition humaine de laisser trace, de faire la nique à la mort qui sépare et invente la rupture, le temps.

M. C. : Et aussi de jouer un bon tour à la « folie »... à l'angoisse. À t'observer sculpter, il me semble que moins attentive à la perception du réel de l'autre, tu es rêveuse... une rêverie aperceptive (a- privatif)... L'art est-il la preuve que la vie perçoit ne suffit pas, qu'il faut imaginer, rêver, halluciner ?

C. R. : Tu parles en psy, dont je reconnais l'attention flottante. Mais dans mon travail ça ne flotte pas, en l'occurrence, rien de la rêverie du promeneur solitaire, plutôt une rêverie de fauve.

Un visage exploré comme nouveau paysage. Ça c'est le souhait. Parfois ça échoue, tu ne peux pas te fondre, tu restes trop loin, ou trop toi, ou trop technique, trop appuyé à ton savoir-faire, ou trop dans l'idée, dans l'idée de l'autre, l'idée de son portrait, l'idée d'une ressemblance à capturer, d'une tradition de la retranscription de l'âme, mais rien ne peut ressembler à l'autre, rien, pas même son propre soi. Tout portrait est une impasse. Le psy que tu es parlerait-il du masochisme de l'artiste ? Si mon hallucination peut halluciner l'autre, si le visible que donne une œuvre d'art procède toujours d'une vision, si la *Vague* d'Hokusai est plus vraie que toutes les vagues, si l'art est une extraction de vérité, alors oui j'hallucine, et quelque chose de vrai en surgit. Quelque chose qui existait mais s'ignorait.



La Sorcière (avec
Mathilde) - Institut
mutualiste Montsouris,
Paris, 2015.



**Atelier de l'Institut
Montsouris, Paris,
août 2014,
avec Barbara M.**

« Nos séances furent de véritables moments suspendus. Parler de soi, de nos vies de femme, d'artiste furent des instants privilégiés. Je regardais avec beaucoup d'intensité ses mains modeler, creuser ce corps qui apparaissait et qui prenait vie. Ce corps comme étranger au mien et pourtant tellement incarné. Je voyais le visage de ma mère se profiler. Quelle étrangeté ! Comment pouvait-elle arriver à ça ? Lorsque mon portrait fut achevé, je pus assister à son enfumage... C'était comme une renaissance, à soi, de soi. »

Barbara M.

Bois - 2018.



7.

De l'animal, du secret, des chimères

atelier





Peu à peu, au cours de ces dernières années, sur le cargo d'abord, avec la représentation d'oiseaux et d'un animal aux longues oreilles* sous forme de lièvre/passe-muraille, puis à Montréal avec les figures de rats laveurs, insolents, résistant à toute forme de domestication, ensuite dans les rencontres avec les adolescents hospitalisés qui se sont simultanément déployées avec la construction de renards, de chats, de chèvres, de loups, un bestiaire de plus en plus narratif s'est constitué.

* Cf. le chapitre « Hommes d'équipage », p. 57.

↕
Filia - 2017 (coll. particulière).

↗
Hase qui marche - 2016 (coll. particulière).

Toutes sortes de bêtes et de formes hybrides peuplent mon travail. Des chimères, construites par « affinités électives » entre figure animale et humaine. Animal en miroir, animal-totem, la chèvre est une force rêveuse, sur le qui-vive en arrière d'une femme jeune assise, ou destructrice celle dont la cuisse est ouverte sur une tête de loup encore hurlant. À la relecture de *Notre-Dame de Paris*, je fus frappée que Victor Hugo ait inscrit le destin funeste d'Esmeralda dans l'innocence blanche et traîtresse d'une chèvre dansant sur ses sabots dorés.



→
La Botte (avec Neela) - 2016,
La Sorcière (avec Mathilde) - 2014.



Oiseuse - 2018.

Le loup, depuis toujours et en de si nombreux endroits, nourrit nos imaginaires de terreurs de dévoration et de désirs sexuels indicibles. Dans *Les Louves*, je l'ai entouré de fraises et affublé d'un sabot de cabri ; une femme appuyée sur sa patte ferme ses griffes, un renard fabule une main d'homme, telle une caresse, ou bien un oiseau étend ses bras.

Je modèle autour de grands silences entre Hommes et Bêtes, j'envisage aussi le hurlement de tous face au désastre. Rien n'est explicite, mais lorsque je les bâtis je souhaite y mêler la menace, l'enveloppe, la béquille, l'attente. La Bête notre double indomptable notre frère/sœur siamois(e), notre miroir.

Entre elle et nous existent des langages communs, des compréhensions énigmatiques, dont la sculpture me donne quelques clés. La présence insistante et récurrente du loup a ouvert par la suite une série autour du secret, de l'indicible sentiment d'un autre à l'intérieur de soi, plus ou moins féroce ou innocent. Ou d'une multitude au-dedans. Ces œuvres ont libéré une évidente narrativité dans mon travail, me permettant de formaliser dans l'argile des histoires, libres d'interprétation.

En laissant le vide, qui est depuis longtemps l'architecture de mon travail, sa structure non visible, apparaît dans certaines pièces, elles sont devenues des contenants. Ce vide devient un dedans de la sculpture, actif. Ces parties manquantes, ces trouées, transforment le corps plein en forme enveloppante, engageant une autre dimension possible dans la perception de la sculpture. Laissant entrer la lumière dans l'intérieur, elles lui font un dedans et un dehors, un lieu traversé ; cette forme incomplètement pleine, creusée d'ombres, renvoie au refuge, à la maison, l'architecture intérieure des pièces suggérant davantage la grotte qu'un intérieur organique, oui c'est ça, le dedans de ces sculptures percées me révèle une profondeur de caverne.

→

Rêve de fille - 2015.



8.

Petites histoires en réserve

*La Plaine-Saint-Denis,
Paris, 2017*

« Le problème n'est pas tellement de savoir comment on en est arrivé là, mais simplement de reconnaître qu'on en est là : il n'y a pas un bel espace, un bel espace alentour, un bel espace tout autour de nous, il y a plein de petits bouts d'espace, et un de ces bouts est un couloir de métropolitain, et un autre est un jardin public ; un autre (ici tout de suite on entre dans des espaces beaucoup plus particularisés), de taille plutôt modeste à l'origine, a atteint des dimensions assez colossales et est devenu Paris, cependant qu'un espace voisin, pas forcément moins doué au départ, s'est contenté de rester Pontoise. [...] Vivre, c'est passer d'un espace à un autre, en essayant le plus possible de ne pas se cogner. »

Georges Perec, *Espèces d'espaces*, 1974.

Huit mois entre les réserves du musée des Arts et Métiers, le centre de formation pour apprentis et l'institut de métrologie du Cnam

Dans des couloirs des réserves du musée des Arts et Métiers

Dans le silence des réserves, opaque, si dense qu'il en devient matière. J'écoute.

Couloirs immenses gris et vides.

Vaisseau immobile.

Mon nouvel atelier est un laboratoire de chimie désaffecté, j'y ai posé les pains de terre, les sellettes et les outils pour y travailler.

Dans l'entrée, de grands ensembles de boîtes en bois, de tailles différentes, aux inscriptions pleines de dates, de fléchages, d'immatriculations, de noms de villes, Boston, Nice, Saint-Petersbourg, Milan, Lyon, Le Vésinet..., et de pictogrammes, un parapluie, un verre à pied.

Et puis des mots, les mots de l'emballage, des transports : Côté à ouvrir, Crown, Fragile, Tête en haut, Haut, Bas, Caisse vide n° 8, Caisse vide n° 2, Machine à suspendre, Machine à dessiner, NL 105010, Caisse pleine, Fragile, Côté à ouvrir, tête en bas...

Je sais qu'un équipage d'une quinzaine de personnes travaille ici.

J'ai été invitée à venir y travailler aussi.



Vénus en béton dans
les réserves, 2017.

L'atelier de restauration

Dans une grande salle bordant le long couloir désert, en l'occurrence l'atelier de restauration, une locomotive en bois trône sur une grande table, l'ancêtre du Solex pose sur un plateau roulant, quelques systèmes aux rouages de bois et de laiton sont environnés d'un attirail d'outils chirurgicaux, de pinceaux, de mini-brosses aspirantes. Trois personnes en blouse blanche et mains gantées entourent un objet aux allures fort anciennes dont je leur demande la fonction. Leurs gestes ont la méticulosité de leurs chuchotements.

Sur une autre table dans l'espace blanc, se tient une horloge en porcelaine, blanche et dorée, tout à fait baroque ; elle est ornée de deux petits personnages tout aussi blancs et dorés, sirène et triton, aux queues chastement entortillées, assis au pied d'une tête de poisson mythique surmontée d'un ruban émaillé où apparaissent et disparaissent les heures, en chiffres romains, les minutes en caractères arabes. L'ensemble est arri-mé sur des crabes, coquillages et crustacés en or.

Devant elle se tient Lou, jeune femme de vingt et un ans, cheveux acajou et pieds chaussés de Dr. Martens.

Elle se présente comme horlogère, me parle de la *souffrance* des horloges, ajoute que tout mécanisme en panne lui fait mal, qu'elle sent comme un impérieux besoin de les réparer, mais point trop.

« Point trop ? »

Elle continue sur la nécessité de laisser en sommeil les horloges, de les préserver de l'usure mortelle d'un mécanisme qui reprendrait son rôle, de les remettre et les maintenir en état de marche possible certes, mais sans mise en jeu, le mouvement réactivé des fragiles et si précieux engrenages les condamnant à court terme.

L'évidence que la vie est un processus d'usure fatal vient se glisser entre mon oreille et les paroles de la jeune femme. Lorsque je lui demande si elle ressent avec autant d'émotion les fragilités des créatures vivantes, elle répond un peu hésitante qu'avec elles c'est plus compliqué, que *ça se*

répare plus difficilement, et que la vulnérabilité des objets l'émeut davantage.

Elle nomme aussi battement la régularité cardiaque des horloges.

Visite du niveau 1 des réserves

Avec Denis je découvre les successions d'étagères imposantes, chargées d'objets de toutes origines, des machines plus ou moins reconnaissables, à roues, à rails, à ailes, des matériaux, des instruments de mesure, de toutes mesures, des caisses ajourées, des caisses fermées, des frigos, des engrenages, des mécanismes, des pianos en bois suspendus, des ancêtres d'automates, d'orgues de Barbarie, orgues de Barbarie, orgues de Barbarie...

« Et du haut de son mur, l'œil vert nous regardait... »

... Des enfilades structurées, organisant dans une logique qui m'échappe ces choses hétéroclites, figées dans un silence recueilli où air, humidité, bactéries, température, poussières, tout est contrôlé ; apparaît alors tout là-haut... je la reconnais entre mille, une tête du *Balzac* de Rodin, en céramique émaillée verdâtre, au milieu des têtes en marbre et en plâtre de toutes sortes d'hommes - et exclusivement des hommes -, chercheurs, inventeurs, académiciens et notables des temps passés.

Denis, qui manifeste beaucoup d'intimité avec ces collections, me parle de Palissy, mort en prison, de Lavoisier, mort sans sa tête ; leurs histoires et l'Histoire percutent leurs portraits de terre biscuitée et blanche, ou de plâtre.





Des morceaux de moules de la statue de la Liberté sont accrochés. Un doigt gigantesque suspendu à une carcasse de métal plonge vers le sol. Orienté vers le haut, le doigt de la vénérable statue serait d'honneur !

Les réserves...

Drôle d'endroit pour des rencontres.

Georges Didi-Huberman décrit « l'émotion, l'é-motion, comme le mouvement hors de soi ». Ces objets inertes, ancêtres de nos objets quotidiens actuels, annonciateurs de notre technologie contemporaine, pourraient-ils me jeter suffisamment hors de moi pour parvenir à susciter une émotion ? De la curiosité oui, par ce mouvement vers un passé, un intérêt teinté de nostalgie, un sentiment d'arrêt temporel, de silence de coulisses d'un théâtre abandonné. Des formes de bois, d'acier, de zinc, de laiton, de verre, de tissu, de récits, ébauchent des histoires ayant existé.

Denis, qui inventorie les collections, est un homme grand un peu raide, souriant et bienveillant.

Bien veiller, veiller bien...

La visite entre les rayonnages d'étagères grises devient avec lui voyage hors du temps.

Si le temps n'existe que dans notre besoin de le mesurer, ici il se fige. Les objets se dérident par le récit qu'il m'en fait, parfois par la poésie qu'ils invitent.

Terrain vague

Juste en face du bâtiment en acier chromé, de l'autre côté du terrain vague, se trouvent le centre de formation pour apprentis et l'école d'ingénieurs en métrologie, deux établissements d'enseignement du Cnam partenaires de cette résidence. Ainsi est-il convenu que les jeunes apprentis et les employés du centre de formation pourront venir dans mon atelier-labo pour s'y poser, le temps d'une sculpture à construire. Ces couloirs vont donc accueillir d'autres individus, eux aussi corps étrangers à ce lieu-ci.

Si je m'extrais et m'extirpe ainsi parfois de la quiétude de mon atelier normand, où tilleuls et pommiers balancent leur souffle végétal sur mes hésitations et mes euphories, où je suis reine en mon refuge, où, lorsque ÇA résiste, il ne s'agit que d'un combat intérieur, si je prends le parti de cette migration-là, c'est toujours avec l'espoir que cette intrusion soit féconde. Persiste depuis mes premiers déplacements le désir tenace d'un art mêlé à nos vies, un art aussi nourricier que le pain, l'artiste acteur, regardeur, penseur, rêveur et véhicule des rêves, des pensées, des actes et des regards de ses compagnons de route.

Aucun de mes voyages hors de l'atelier ne peut trouver un sens, aucune pensée, aucune poésie ne peut apparaître, sans le support de cette illusion.

Quelques choses me rappellent la prison, ses tensions, le rythme lent des déplacements des corps, l'absence d'expressivité de certains visages, une sensation floue d'enfermement quoique confortable dans des habitudes qui font obstacle à l'inattendu, la bifurcation, la modification du tracé.

Pourtant de nouvelles sculptures se construisent, et de nouvelles personnes arrivent dans mon laboratoire.

Dans l'atelier-labo, avec Floriane

Elle vient du CFA situé juste en face, de l'autre côté du terrain vague pas si vague.

Elle est brune, enthousiaste, pétillante, en jean et chemise souple, elle porte une large ceinture offerte par sa mère.

Je vois mal, je ne sais pas très bien même si je vois tout, plus je pose mon œil plus les détails se floutent, comme irréprésentables. Mais si je pose dans le flou de la matière une parcelle de territoire travaillée au plus près de sa netteté, avec les passants du jean, la boucle large et la texture du cuir, racontera-t-elle quelque chose comme *la jeune fille à la ceinture* ?

Si maintenant j'entends Floriane, soudainement, après un bref échange sur : « Tu viens d'où ? Tu dances ? Danses-tu ? Tu travailles depuis longtemps au Cnam ? Ton métier, aimes-tu ton métier ?... » Soudainement donc, entendre Floriane me dire qu'elle écoute beaucoup de musique, que son compagnon lui aussi écoutait beaucoup de rock, qu'elle et lui se trouvaient dans la salle de concert du Bataclan la nuit de novembre 2015, que la tuerie assassina son amour, pendant qu'elle survivait au-dessus d'un double plafond, avec ses oreilles saisies par la folie du massacre tout autour, envoyant des textos à sa famille et ses amis. Je continue de monter l'argile, les bas des jambes en cours de modelage sont croisés. Elle fait partie d'une association de rescapés dans laquelle elle a rencontré un homme qu'elle aime, à eux deux ils veillent leurs deux absents, les vivants parlent aux morts, ils écoutent aussi les sons des fantômes. Toujours, nous, vivants, créons des relations étroites avec les morts.

Un renard est tatoué sur son avant-bras, écho de l'amour perdu.

Les genoux arrivent vite, le vide s'habille de cette terre qui fait un corps.

Doucement Floriane, plantée sur ses jambes croisées pieds nus, pleure.

Je m'arrête, non pas de regarder mais de travailler.

De ses yeux très vifs coule l'eau lacrymale.

→

Réparées

(avec Floriane) -

2018.



Derrière elle, le mur du laboratoire de chimie transformé provisoirement en atelier de sculpture.

Sur le carrelage blanc du mur un objet comme un bénitier m'apparaît, vert. Au-dessus du bénitier, un panneau signalétique vert et blanc dessine un œil et de chaque coin de cet œil remonte un jet d'eau. Pictogramme, vert et blanc, d'un œil qui aspire de l'eau derrière les siens qui pleurent.

Film en marche arrière.

Les yeux de Floriane retrouveront vite un sourire franc, je me remettrai au travail, jusqu'à la ceinture ce jour-là, nous nous arrêterons sur cet objet qu'elle porte, en cuir épais.

Histoire d'un œil

Le soir, une histoire d'œil me rattrape, me cherche, non celui de Bataille, plutôt un œil à la Borges, ou Allan Poe, un œil inquiétant, je cherche et puis le vers me revient en tête, « Et du fond de la tombe, l'œil regardait Caïn », et il est de Hugo. C'est bien entre frères que s'origine la barbarie.

À chacun et chacune je pose la question : « Quel objet as-tu en réserve de ton esprit, qui contiendrait une trace de mémoire, une parcelle d'identité, poétique ou imaginaire ? »

Avec Hubert

Sur le bateau d'un capitaine bienveillant, les marins savent chanter. Capitaine d'une école, et navigateur il est aussi. Terrien et marin donc, il sait de quoi retourne la superstition du « longues oreilles » sur les bateaux. L'innommable. L'interdit. Nous débattons de cette superstition qui rejoint la question brûlante, surtout pour les femmes, du désir, de la force du désir, particulièrement encombrant pour la vie sur un bateau. Lorsque Hubert vient poser, il suggère qu'une de ces bêtes pourrait sortir de son portrait. Je le suis sans réserve et le voilà chimère, homme-lièvre. Il faudra bien continuer cette fable-là.



Saint-Denis et sa plaine

Archiviste.

Grand, très grand.

Vit avec ses chats.

Mal au dos, très droit, mains jointes, très longues, immenses. Tête et visage imposants, mouvements contrôlés, démarche lente sur chaussures de sécurité de type militaire.

Chemise impeccable.

Participa aux déménagements des réserves, des greniers du musée, à Paris où elles se situaient, jusqu'ici, dans le vaisseau argenté de La Plaine-Saint-Denis.

De quel saint s'agit-il ?

Denis a grandi dans un village du Nord minier. J'ai oublié le nom du village aussitôt qu'il a été prononcé.

Nous convenons avec lui du moment de la visite du niveau - 1 des réserves. Là où se trouve son objet réservé. Là où se trouvent aussi des appareils d'optique, des miroirs de Buffon, de sorcières, et des miroirs ardents.

Ardents...

Adjectif paradoxal en ces lieux où le temps ensommeille les objets.

Dans l'atelier-labo, avec Vénus

« Et toi, quel objet as-tu en réserve de ton esprit ? »

« Ta bague ? Que vais-je faire de ta bague ? »

À l'autre question - « Quel objet des réserves ici-bas t'a le plus marquée ? » - elle évoque une réplique de petite taille en béton de la *Vénus* de Milo. Agnès choisit de s'asseoir confortablement, sur la table en carrelage du labo, appuyée sur une main. De discussions en confidences nous devenons les complices d'une sculpture débutée sur un format raisonnable mais qui s'agrandit sans que j'y puisse rien. Des disproportions inattendues s'invitent, cette figure se présente avec petits pieds et grande tête.

Ce nouvel espace de travail de deux mètres de large me laisse peu de recul, et je cogne les murs.

Agnès, Lady of the Ring, tu dis que la création te fait peur.

Et l'œil encore et encore, aspirant son eau, en pointillés nous observe.

« Figure double

Fais que ton œil dans la chambre soit une bougie,

ton regard une mèche,

fais-moi assez aveugle

pour l'allumer.

Non,

Fais qu'autre chose soit* . »

Des couloirs du CFA à l'atelier, avec Sara en princesse

Lors de ma première visite dans les couloirs du centre de formation pour apprentis, saluant les personnes derrière leurs ordinateurs, une femme jeune, brune, voluptueuse et insolente dit qu'elle aimerait son portrait en princesse. Elle est vive et drôle, entre nous fuse :

« Attention, préparez votre robe, j'affûte mes couteaux.

- Ma robe ET mon diadème. »

* Paul Celan.

Elle est venue dans l'atelier en traversant le terrain vague qui sépare les deux bâtiments, avec une étole et un diadème, un vrai diadème en plastique, qu'elle coiffe sur ses longs cheveux noirs.

Entre elle et son diadème, je choisis de modeler un buste bras fermés sur sa poitrine, la tête coiffée de l'objet digne d'une poupée Barbie. Et me mets à imaginer un portrait de la poupée filiforme, canon international de la beauté féminine depuis l'américanisation du monde.



Dans l'atelier-labo, avec Thanh

Thanh, signifie clair, pure, parfois bleu, en vietnamien.

Depuis longtemps, plus longtemps que chacune et chacun ici, il arpente et transporte les objets des réserves.

Un jour ancien une palette qu'il manipulait est tombée. Infortune.

Nul ne fut blessé mais des objets furent brisés.

Parce que les objets meurent aussi.

Tout comme les statues.

Thanh a pour objet marquant ses souvenirs une jarre bleue, immense et démontée en trois morceaux d'un mètre chacun, circulaires. Je me souviens de l'avoir approchée, avec Denis lors de ma première visite en bas, le bleu est tout particulier, un bleu-vert évanescant sur un pot aux proportions monumentales.

Avec Denis

Saint Denis est représenté en habit d'évêque, assis portant sa tête. Magnifique sculpture qui me rappelle une série ancienne de dessins de mariées décapitées portant leur tête dans leurs mains, que j'ai égarée.

Je poserais volontiers des figures de chats autour de ton portrait, au risque d'une narration un peu littérale. Au pied de la lettre. Au pied du vécu que tu décris.

À moins qu'un sanglier... puisque de sanglier et de faon nous avons longuement parlé, oui, un sanglier, la bête archaïque sortie de ses bois.

Au beau milieu du terrain vague

Entre les réserves et le CFA s'étale un peu d'horizon, au-dessus d'un terrain vague, et au milieu de ce terrain se dresse une statue de Jules Dalou, un groupe de trois personnages : le commanditaire, buste de bronze juché sur une colonne de dix mètres de haut, tel une chauve-souris ; en bas de la colonne, une femme assise aux pieds d'un homme ; elle tient d'une main un livre et pointe de l'autre main un tas d'ustensiles,

de récipients mous ; l'homme, trapu à l'excès, est en sabots et pantalon flottant. Triomphe de la sculpture allégorique et des idéaux du XIX^e siècle, les ouvriers sauvés par la connaissance.

Rue de la Fontaine-au-Roi

Aujourd'hui j'ai marché de Belleville au musée des Arts et Métiers, descendu la rue de la Fontaine-au-Roi jusqu'à la place de la République.

Vu une statue de Grisette, au bord d'un square baigné de soleil, un soleil inattendu, un soleil d'été, quand les corps se dénudent, que les gens se parlent en se souriant, quand les regards suivent les courbes des uns, des autres, Grisette donc... J'aperçois une plaque tout près d'elle pensant qu'elle indiquera son auteur. Sur la plaque est inscrit que là, cinq personnes furent tuées, assassinées, un soir de novembre 2015. Autour des cafés aux terrasses bondées par soir de beaux jours.

Espèces d'espaces...

Dans l'atelier-labo, avec Thanh

Il parle peu. Il bruisse à peine, ses deux mains posées sur un genou. En dépit du cliché je peux affirmer que son apparente impassibilité, doublée d'une quasi-surdité, le place du côté de l'incompris.

Quelque chose passe parfois sur certains visages, qui raconte un effroi, un drame, une résistance.

Je ne sais pourquoi, ni à quoi, Thanh me semble résister. Passivement.

Ici, dans la hiérarchie du musée, il porte, déplace, emballe, enveloppe, objets sur palettes, palettes dans camion, camion sur les routes d'un musée à un autre, *et cetera*.

Il entend peu, ou mal, enfin il trie comme les malentendants savent faire si bien et la plupart du temps choisit le silence. Nos échanges sont furtifs, confiants, il attend de voir ce que je vois, je ne vois rien d'autre que son attente.



↑ ↗

Dans l'atelier des
réserves (avec Thanh
et Céline), La Plaine-
Saint-Denis, 2017.

Après Agnès, Vénus et Barbie

La pièce en cours confirme la disproportion amorcée sur cette figure féminine aux chaussures appliquées et minuscules.

Aujourd'hui elle vient vêtue d'une chemise, boutons de manches en nacre sertis de métal, sac en fourrure verte, manteau rouge orangé sous ses yeux très bleus ; hier son manteau était en tissu brodé et aux boutons en fil d'argent. Elle s'intrigue de la façon dont la Vénus en béton va prendre place à proximité de son portrait. « Que penses-tu d'une série de Vénus de toutes tailles posées autour de ton portrait, sur des piles de tissus précieux ? Ou suspendues autour ? »

J'ai démarré un portrait de la *Vénus* de Milo en béton que l'administration a accepté de laisser sortir de sa réclusion pour la déposer dans mon laboratoire. Elle campe sur des hanches de jeune homme un dos d'adolescent, un torse mâle et musculeux surmonté d'une tête androgyne. Deux seins petits sont ajustés sur sa poitrine. Le tout tient sur un drapé glissant et sensuel, Aphrodite boudeuse au cou long et hautain. Ce béton lui va bien.

« Que serait un portrait d'une Barbie ? »

Traversée du terrain vague de Thibault

« Tu sais en combien de temps tu passes du point mort à cent kilomètres à l'heure dans cette voiture ? [...] J'adorais la vitesse. Ado, dans la voiture sur le circuit, avec mon oncle, on allait plus vite que la vie. En trois secondes quarante-cinq. »

La grande illusion du ralenti, l'accélération qui stoppe le temps, le dépassement de la vitesse de la lumière.

Je reviens à la sculpture, un jeune homme trapu, assis, tenu dans une coque d'argile polie, trace d'un dessous d'armure de l'escrimeur qu'il fut longtemps, du temps, le revoilà, du temps de son enfance.

Devenir ingénieur implique quelques sacrifices, le fleuret est rangé, il se prépare avec douceur et enthousiasme à un avenir de métrologue. Nous passons des fins d'après-midi optimistes, comme si vivre avait tout son temps.



Place de la fontaine des Innocents

Sous un soleil printanier, d'un hôtel envahi d'adeptes du tournoi de Roland Garros, j'observe cette place si exotique et parisienne, aux touristes aussi prévisibles que moineaux migrants. Ils affluent à partir de onze heures du matin, s'assoient autour de la fontaine comme on s'assoit dans chaque capitale du monde après en avoir arpenté les vestiges, les musées, les rues, les canaux, les ponts et les marchés. Parfois aperçu quelques indigènes.

Se laver les dents.

Je m'en lave les mains.

Se laver les dents derrière la fenêtre d'un sixième étage au-dessus de la fontaine des Innocents, il doit bien s'agir d'un massacre pour que tant d'eau coule sur un tel nom. Se laver les dents donc, face aux toits du centre Pompidou. Vu d'ici Paris est magnifique, cosmopolite, propre et poli, mondialisé, éternel et si jeune, vu d'ici, derrière mes dents, à s'en laver les mains de tous ces désastres quotidiens des couloirs de RER.

Dans les réserves, niveau - 1, au sujet des miroirs ardents

Je te réfléchis, tu nous réfléchis, il réfléchit l'énergie du soleil, la concentre, la dirige vers des voiles de bateaux et les enflamme, miroir ô beau miroir dis-moi qui t'enflammera ?

Dans l'atelier-labo, Belle au bois dormant n° 1

Céline prend des cours de théâtre et pratique la couture, comme d'autres la méditation.

Elle coud et me décrit sa machine Singer, entre deux âges. Elle se marre Céline, d'une jeunesse discrète le dos presque alangui sous un visage mutin, elle se marre. Et soupire parfois dans ces lieux confinés dans un sérieux qui ne demande qu'à cesser de s'y prendre. S'y méprendre surtout.



L'écouter évoquer couture et théâtre, quelques contes vivaces me reviennent en mémoire. Le rouet chevelu aperçu dans les réserves juste au-dessous, un de ceux-là qui piqua le doigt d'une princesse maudite et l'endormit pour des siècles, Céline au bois dormant. Son portrait soutient deux mains pointues sur mine réjouie. Son rire fuse parfois et brise la solennité de l'espace d'espace autour de l'atelier, insolent à notre insu.

↗

Si je posais ma tête
(avec Aïssata) - 2018.

Couloirs du RER B, histoire de l'œil n° 2

Il y a dans ces couloirs de RER B et de métro entre Belleville et la gare du Nord, de Gare du Nord à La Plaine - Stade de France, il y a les wagons, et dans les wagons, il y a Nous.

Il y a de ces regards qui ne se regardent pas, ou alors avec gêne lorsque de façon inopinée, lorsque subrepticement, un œil s'égare sur un autre.

À moins qu'un sourire s'esquisse, presque tout autant gêné, mais sourire tout de même.

Quelques vieux qui regardent les jeunes qui ne regardent qu'eux sur leurs écrans tactiles.

Et les regards tenaces, insistants, plats, des affiches aux couleurs saturées, qui nous regardent nous, le *flux* d'humains, passant et repassant, photos, annonces de films, expositions, promotions commerciales, autant de regards de bêtes, de regards de statues, de regards de peintures, de regards de pizzas.

Les images qui observent les images, le face-à-face d'Ikea toisant Royal Air Maroc.

Etam qui scrute Mango qui défie Narcisse.

Marques de fringues, de chaînes alimentaires, d'outillages côtoient ou dominant de leurs deux dimensions les foules diverses, diverties, marchant droit devant, loin devant et loin devant elles, point d'horizon, pas de paysage, à peine un vide, il faut tout inventer.

Il y a aussi les regards du dessous des affiches, au-dessous de la taille, à ras de terre, baissés plus bas encore que le ras de terre, ou qui peuvent, en cas d'extrême courage, se lever dans une imploration fébrile, incontrôlée ou parfaitement maîtrisée.

Lorsque j'arrive dans l'atelier des réserves à Saint-Denis, au fond de l'impasse du 218, avenue du Président-Wilson, fidèle, l'œil, toujours le même, vert sur fond blanc, l'œil aux larmes retournées m'observe, nous lorgne, les sculptures, mes complices et moi.

Dans les couloirs du CFA

Dans les couloirs du CFA la chromie change du tout au tout, nous passons de grands murs aux carrelages blancs et longuement vitrés à des surfaces vert pomme jouxtant des orange sanguins, jusqu'au dégoût.

Le baby-foot dans une encoignure permet de se planquer un peu de ce délire chromatique d'un architecte sans aucun doute daltonien, et nous parvenons contre toute attente à nous envelopper d'intimité avec elles et eux qui viennent poser là.

Couloirs du RER B, histoire de l'œil n° 3

Aujourd'hui, dans le long tuyau carrelé de blanc qui conduit de la station Porte de la Chapelle à la gare du Nord, je vois une femme qui prie Allah, agenouillée juste au-dessous d'une affiche qui dit « America Assassin ». Quelques pas plus loin un homme enturbanné qui habituellement dort le matin sur un carton farfouille debout devant une autre affiche. Non, ne farfouille pas. Range son attirail de quêteur derrière une de ces affiches de pub pour fringues d'enfants, qui sourient dans le vide.

Dans l'atelier-labo, avec Marc

Tu es arrivé je battais l'argile, je battais l'argile pour l'assouplir, la raffermir, je battais l'argile ; c'est un rituel avant de commencer une sculpture, je frappe la terre ; tu es arrivé ponctuel à notre rendez-vous dans l'atelier des réserves, en disant le plus tranquillement du monde :

« Comme j'avais entendu dire : "À quand les vacances ? À quand les vacances ?..." », je me dis : "Bon ! je vais aller à Caen..." Et puis à Caen, ça tombait bien, je n'avais rien à y faire. Je boucle la valise... je vais pour prendre le car... je demande à l'employé :

"Pour Caen, quelle heure ?



↑ →
Montage de l'exposition « Petites histoires
en réserve », en atelier à Bolbec, 2018.



- Pour où ?
- Pour Caen !
- Comment voulez-vous que je vous dise quand, si je ne sais pas où ?
- Comment ? Vous ne savez pas où est Caen ?
- Si vous ne me le dites pas... !
- Mais je vous ai dit 'Caen' !
- Oui... mais vous ne m'avez pas dit où !"

Je lui dis : "Monsieur, je vous demande une petite minute d'attention. Je voudrais que vous me donniez l'heure des départs des cars qui partent pour Caen." Je dis : "Enfin, monsieur, Caen, dans le Calvados." Il me dit : "C'est vague." Je lui dis : "En Normandie." "Oh ! je dis, ma parole, vous débarquez !" »

J'ai continué de battre la terre, déjà bien battue, éberluée par cette entrée, puis tu as enchaîné avec *Sens dessus dessous*, l'argile ne contenait plus la moindre micro-bulle d'air, je la malaxais encore, pour le plaisir de t'entendre, puis me suis tournée vers ta voix, et tout de suite t'ai questionné sur la mémoire.

Et entre deux récits de ton intense vie, tu as chanté, chanté, Brel, Ferrat, Ferré, Brassens, Barbara, je crois même Tachan, tu chantais et je montais une petite sculpture sans même me rendre compte que les épaules se relevaient, que les mains s'écartaient peu à peu du buste, que le buste se penchait sous la tête relevée, tu es le patron d'un institut de métrologie aux cent chants. Durant ces quelques heures, les réserves se sont habitées de poésies, de ta voix grave et soyeuse.

Dans le jardin, des bêtes

Dans le jardin des Droits-de-l'Enfant, que l'on traverse une fois passée la grande place dallée de sortie de la gare du RER B, dans ce jardin donc passent des passants qui bruissent et glissent, se posent des corps sur des bancs lorsque soleil et lumière brillent, et courent des rats. Ocre, bruns, des rats de campagne. Un jour où je tente de les photographier, un homme s'adressant à mon dos m'informe qu'un poulailler aux pieds de la gare abrite toutes sortes de poulettes nourries

par les gens, et que depuis la construction de cet abri à voililles les rats sont arrivés. Lui préfère donner à manger aux rats, puisque les rats chassent les pigeons, engeance et salissure... Il aime les bêtes cet homme. Chinois de Hong Kong il a le temps de m'annoncer qu'il aime lire par-dessus tout Marguerite Yourcenar et Georges Perec.

Dans ce jardin traîne un vieux loup, il ressemble à un chien mais avec sa gueule de vieux solitaire et inoffensif, je le crois pas mal loup tout de même.

Dans l'atelier-labo, Belle au bois dormant n° 2

Avec Nathalie.

Elle dit :

« Tu vis près de la mer, moi, seuls les arbres, les forêts, l'humus, les frondaisons ombragées attirent mes promenades.

La force hypnotique de la mer, de son horizon et son vide infini me sont étrangers, ils m'étouffent.

Ce n'est pas un objet qui me tient lieu de totem, c'est une feuille, un arbre, un lierre autour d'un tronc, d'ailleurs je voudrais être lierre. »

Et me reviennent le bois de la Belle dormant, les taillis enveloppant un château où le temps s'est arrêté... en ces réserves qui ne sont pas entourées d'épaisses ronces, où le temps ne parvient pas à se figer complètement, où le sommeil des objets est activement entretenu.

Petites histoires en réserve

Dans les réserves il y a des personnes qui veillent sur des objets de mémoires, en bois, plâtre, béton, résine, plastique, métaux divers, verre, fibres, minéraux, mécanismes, engrenages, maquettes. Des personnes qui archivent, répertorient, restaurent, afin que le processus naturel de la vie ne se glisse plus entre les murs du bunker, sur les surfaces ni sur les reliefs fragiles ni sur les vitres sur aucun



de ces objets devenus vestiges, mémoires enfouies, accessibles parfois à d'autres veilleurs qui à leur tour étudient, décryptent, analysent, pour archiver de nouveau.

Ces objets ne sont pas des œuvres d'art, ils sont entreposés là, souvenirs de nos intelligences techniques, marqueurs de temps révolus, potentiellement chargés de nostalgie, voire de tendresse aux yeux de certains esprits poétiques.

S'occuper année après année de la préservation de ces traces patrimoniales, s'occuper année après année d'archiver, de cataloguer, d'enregistrer, de mesurer, de référencer

des milliers d'objets de provenances diverses, liés aux savoir-faire techniques, grands serviteurs de l'industrialisation, constitue une tâche étrange pour l'étrangère que je suis décidément restée dans ce bâtiment qui m'évoque une gigantesque tortue d'acier tournée vers son immobilité. Questions à la tortue spécialiste du ralentissement : Peut-on sans danger tenter d'enrayer les processus d'usure liés au temps qui passe ? Et travailler à protéger ces objets de toute respiration, de tout mouvement, de toute présence remuante, du regard même d'autres humains, n'engendre-t-il pas un risque de confinement mortifère pour qui séjourne trop longtemps en ces lieux ?

Avec Aïssata

Aïssata, qui vient poser à son tour dans l'atelier, pour une sculpture fragile, un visage porté par des mains, porte, elle, une douceur qui n'exclut pas des choix de femme insoumise aux traditions originelles.

I Am Not Your Negro, nous évoquons le film récent et édifiant de Raoul Peck, mais nous nous accordons (j'ai découvert en vivant en Afrique ce qu'être blanc pouvait signifier, découvert que j'avais moi aussi une couleur de peau) sur le fait du racisme comme constante universelle. Nous savons chacune dans nos chairs que la haine du Noir chez les Blancs n'a rien à envier à son opposé chromatique.

Aïssata donne envie d'aimer son Sénégal natal. Un jour nous grinçons sur les Ivoiriennes que souvent nous reconnaissons à leurs moues dédaigneuses, leurs blanchiments de peau outranciers, leurs boubous de bazin riche, leurs nonchances arrogantes, et nous rions de pouvoir nous moquer ainsi en toute quiétude d'un pays entier, en sachant pertinemment que c'est surtout une façon de nous dire de la même Afrique.

Et de la même étrangeté, en ces réserves où elle garde ses distances, bardée de son sourire et de son impeccable démarche.



Avec Moussou, 2017.

Aïssata a osé divorcer un jour, ce qui nous relie par un autre lien. Elle me dit que toute l'Afrique bouge, que les femmes se libèrent, je leur souhaite de se déchaîner tout à fait un jour proche !

Dans l'atelier-labo, Belle au bois dormant n° 3

Elle porte un prénom solaire, de début de jour, d'aube sans voile, de voile elle est dépourvue en dépit de sa foi. Il existe des femmes dissimulées par leur beauté, pour qui aucun voile ne saurait subvenir aux aspirations célestes, pour qui aucun signe extérieur ne pourrait remplacer une profonde quête de spiritualité non dépourvue de pragmatisme. Aurore ne dort plus, la belle s'est vivement réveillée, elle codirige un centre de formation pour apprentis et s'intrigue en ce moment de la façon dont cette sculpture tord sa beauté.

Olivier, sourcils pointés en accents circonflexes, parole au bord de la séduction, sans s'y perdre pourtant, lucidité dépourvue de cynisme. Son portrait porte la cravate et la mèche indociles.

Tout comme ses souvenirs, ceux d'un historien versé dans le destin des orphelins de guerre, puis ceux des jeunes joyeusement collectés dans les chantiers de jeunesse, puis grand chef, grand voyageur, grand administrateur et surtout grand amoureux assumé. Entendre un homme parler d'amour reste tout de même l'une des choses les plus jubilatoires et les plus rassurantes qui soient.

À cette question posée au sujet d'un objet support de souvenir, me sont racontées des histoires où je croise un animal, un tatouage, un berceau de famille où naquit un arrière-grand-père, un bijou ayant appartenu à... un arbre sous lequel... un désir de devenir lierre, une statue touchée, un rêve... autant de petites histoires que les sculptures absorberont.

→

Rémi - 2017.





Olympe de Gouges, atelier, 2017

Imaginer le portrait d'Olympe de Gouges interroge sur les silences de l'histoire. Donner une tête à cette femme décapitée par la République en sa période la plus sanglante, quand on ne connaît d'elle que deux représentations authentifiées, c'est savoir qu'une représentation est toujours une chose au-delà d'elle-même, c'est croire aux symboles, et croire à la force totémique de la sculpture. Olympe de Gouges fut une femme issue du corps civil, politicienne engagée dans des combats de son temps, féministe, humaniste, pacifiste, avant-gardiste,

visionnaire. Et dont les écrits gardent une étonnante actualité. Elle est décrite comme belle et coquette, opiniâtre, entêtée tout au long de ses luttes et digne devant l'échafaud. Le portrait que Kucharski en a laissé nous représente une courtisane posant dans un confortable siège. Mais si Olympe de Gouges reste dans les mémoires, en dépit des tentatives réitérées durant deux siècles de lui ôter toute crédibilité, c'est qu'elle fait partie de ces êtres qui disent non. Avec conviction, philanthropie et audace. Et qui par ailleurs proposent des

alternatives aux fatalités et aux normes du moment. De ces femmes insoumises qui se sont posées à l'égal des hommes et qui défient l'histoire quand elle cherche à les réduire au silence. De ces femmes qui courent avec les loups*, qui agissent avec leur tête, au risque de la perdre. Non têtes brûlées mais têtes chercheuses. Femmes publiques ou femmes de l'ombre qui inlassablement œuvrent, au-delà des intérêts féminins, à la nécessaire polyphonie d'une société qui se voudrait égalitaire.

* Cf. Clarissa Pinkola Estés, *Femmes qui courent avec les loups*, 1992.

↔ → *Olympe de Gouges* - Fondation groupe
La Dépêche, Toulouse, 2017-2018.



ÉPILOGUE

Mémoires de braise



←

Fin d'enfumage - 2017

Depuis longtemps je voyage entre paysages et visages, d'ordonnées en abysses. Aujourd'hui, des proches m'interrogent sur la nature d'un lien qui existerait entre les territoires traversés avec mes pains d'argile. Une similitude de situations, peut-être, de l'artiste immergé dans des espaces non dédiés à son geste, mais existe-t-il un lien entre un équipage de marins, une communauté d'hommes détenus, de vieillards assignés à résidence, de professionnels de santé, de bonnes sœurs, de jeunes filles anorexiques, de restaurateurs d'objets muséaux ou d'apprentis d'un CFA ? Un lieu en commun suffit-il à créer de la communauté ? Une réponse sociologique pourrait s'inviter, mais mon travail est celui d'une sculptrice, éloigné des questionnements des sciences sociales. Peut-être que le lieu est un prétexte à la rencontre, peut-être que la rencontre est un prétexte à la sculpture, peut-être même que la sculpture est un prétexte à regarder. Une façon de s'habiter, de s'oublier, d'être présente et simultanément de se perdre.

Lorsque du regard, jusqu'aux doigts, je tente de retenir quelques instants de vie, comme on retient une phrase, un poème, comme on suspend le temps.

Le fil ? La sculpture, et la danse auparavant, sont comme un balancier, elles permettent mon déplacement sur le fil. Autour souvent c'est l'abîme. Des premiers portraits avant même d'entrer en école d'art jusqu'à ce jour, le travail artistique est une marche de funambule.

Depuis toujours mes sculptures passent l'épreuve du feu. Au sens technique du terme, puisque le four dans lequel elles cuisent est ouvert à mille degrés Celsius pour enfouir sous des copeaux de bois les figures incandescentes qui calcineront la végétation et absorberont dans leur masse le carbone ainsi créé.

Le processus est rapide, sans danger et spectaculaire, puisque avec Jean-Baptiste nous saisissons les sculptures incandescentes pour les déposer en douceur dans la matière végétale qui carbonisera et leur donnera leur aspect définitif. Plus la pièce est lourde, plus l'effort est violent et

délicat. Tout se déroule en un trio silencieux, chorégraphié par le poids de la figure rougeoyante. La danse est fluide, précise - tout faux mouvement serait porteur de conséquences fâcheuses pour les sculptures ou pour nos corps.

Le résultat de cet enfumage brouille la lecture de la matière *terre*. Noircie, charbonneuse, métallisée, cendrée, l'argile semble acier ou pierre de lave. Mais le plus important de ce processus est dans l'opération de *mise en vie* du travail, même si la vision et certaines photographies de cette étape-là peuvent évoquer une calcination morbide.

Le fil ?

Le feu.

Jusqu'au printemps 1979, de l'extrême violence humaine, tu n'as qu'une vision transmise par l'enseignement scolaire, par les contes, les mythologies : fascinante agonie de Jeanne d'Arc, et celle de tous ces saints décapités, démembrés, passés par la roue, par le fer, un certain Ravailiac et son couteau sanglant, un Barbe Bleue à la clé fatale, un Gavroche mourant dans un dernier chant, tous les ogres les ogresses les monstres les disparus qui peuplent tes lectures, tous les combats d'Ulysse, les souffrances de Prométhée et de Sisyphe, la douleur d'Orphée, le cri de Bambi.

Le monde de tes treize ans est habité d'un mal qui relève des histoires, avec leur petit « h ». On y enterre mésanges et rouges-gorges trouvés morts au fond du jardin, de l'autre côté du grillage affaissé, au bord du fleuve Aude taillé comme une rivière, en pleurant sur les âmes en allées des merveilleux volatiles. De larmes mélancoliques et douces. D'une tristesse paisible. On y cultive le secret, on y croit les adultes.

En 1979, l'histoire tourne au cauchemar. La série du nom biblique d'*Holocauste*, diffusée cette saison-là à la télévision, catapulte ta conscience en hiver. Et en enfer.

Aucune poésie aucun conte aucun mythe pour empêcher alors le noir d'envelopper le quotidien, aucune mélancolie,

aucune tristesse pour ce désastre-là, tu te retrouves sur une terre calcinée, sans recours, l'esprit pulvérisé, l'âme effondrée. Rien pour penser cette connaissance, seulement des yeux ouverts, hagards, la nuit. La nuit tu brûles. Et le silence hurle.

Dissolution, indicible effroi. Ainsi le monstre se dissimule en chacun de nous ; en toi.

Seules fenêtres dans ce mur, les livres avalés ensuite, garde-fous, ces voix qui tentent de dire. Anne Frank, Robert Merle, Jean-François Steiner, Romain Gary. Quand tu lis *Le Sang de l'espoir* de Samuel Pissar, tu as toujours treize ans mais tout espoir de consolation t'a abandonnée. En ce trou noir* pourtant, les arbres persistent à bourgeonner, à fleurir, l'effervescence du printemps vibre de son éternelle pétulance qu'aucun drame ne semble jamais pouvoir abolir, tu t'accroches à ces branches, à cette explosion de vie au cœur même d'un monde devenu subitement nature morte.

Plus tard tes premières performances d'étudiante en école des beaux-arts consistent à te couvrir d'argile, à recouvrir de boue grise et jaune des espaces, à couvrir de terre liquide des objets, des murs, des fenêtres, des miroirs, à raser le crâne. Tu construis des ruines en pierres dans une montagne pyrénéenne, qu'elles aussi tu couvres de boue avant de planter un arbre. En voix off, Joseph Beuys te parle de la vie, Giacometti de la possibilité de l'échec. Tu ne sais rien de ton obstination, tu construis des portraits en terre, c'est tout, embarrassée par les mots, les concepts et les significations.

Fraîchement diplômée des Beaux-Arts, tu pars travailler en Angleterre puis voyager en Afrique de l'Ouest, d'abord pour y danser et finalement y vivre, ou t'égarer. Tu découvres les bidonvilles de Côte d'Ivoire et du Mali, vivant parmi le peuple des petits commerçants, des musiciens, danseurs, coiffeuses, vendeurs d'eau, enfants des rues, enfants au travail. En ces lieux situés à une distance déraisonnable de ton pays natal, loin des exotismes de fortune, tu éprouves

* László Nemes, au sujet de son film *Le Fils de Saul* : « Cela ressemblait à un trou noir au milieu de nous. »

la couleur de ta peau. Tu apprends qu'elle est blanche. Peau grattée*. Et l'Histoire t'attrape à un nouvel endroit de son enfer, te bascule vers d'autres sinistres mémoires, du colossal trafic d'êtres humains aux effets durables des colonisations disparues dont certains t'accusent d'être l'héritière.

Et ta fuite, si c'est une fuite, te mène à une impasse. Il n'y a nulle part où aller d'où le monstre s'absente, nulle part pour une consolation, sauf peut-être dans le regard porté des enfants dans la cour où tu vis.

De retour en Europe et trois années de danse plus tard, ne subsiste que le désir pré-historique, impérieux, de regarder de nouveau un visage et d'en représenter l'incroyable singularité, et ce désir est arc-bouté sur une force rebelle aux académismes de ce moment-là, qui réfutent la légitimité du figuratif. Tu consacreras longtemps ensuite ton énergie à l'art du mouvement et à la sculpture de portraits d'amis dans l'atelier.

On te demande quel est le fil, en tâtonnant tu n'en comprends pas d'autre que celui-ci : nos histoires ne sont que récits, interprétations et constats étonnés, qui ont besoin d'être adressés à quelqu'un d'autre pour sortir de nous, pour se déplier, pour exister. Tes sculptures sont noires, affamées de lumière, elles émergent d'une nécessité qui reste une énigme, traces confondues de caresses et de batailles avec la matière, avec l'autre, l'autre en soi, l'Irrévocable**. Elles se construisent sous tes yeux, s'échappent de tes mains, de ce temps-là. De cette confrontation, elles inscrivent chaque geste hésité ou affirmé. Puis le feu figera ces mouvements, résoudra les turbulences.

Le feu... Ses rêveries constantes aimantent ta vie.

Enfant lovée dans l'immense cheminée des grands-mères, hypnotisée par les rouges les orange les jaunes les

* Terme péjoratif utilisé pour désigner le Blanc.

** Vladimir Jankélévitch : l'Irrévocable - ce qui est fait ne peut être défait.

blancs bleutés, les incandescences, les caramélisations, les crépitements, les sifflements qui dansent.

Le feu chauffe ta première maison d'adulte puis la suivante puis l'atelier, il rythme l'organisation de l'hiver.

Le feu et le son de la brousse africaine, les chants somptueux des crapauds, sons et feu tournoyant dans une mélodie commune, enveloppés d'une poussière dense de la terre soulevée par les pieds des danseuses, des danseurs, des griottes et des griots et du sommeil des enfants. Ces brasiers lumineux dans les villages la nuit, martelés du son des tambours, des balafons et des coras, hors du temps, hors de toute crainte. Le feu aspire la pensée, qu'elle bouillonne ou s'étire paresseusement, happée par les flammes et les braises.

Le feu, dans lequel le désir se guette, ardent, étincelant.

Le feu dompté dans le métal, chez l'ami fondeur qui coulait dans les goulets de moules en plâtre cuit, pour se figer en figures de bronze arborescentes. Celui de l'ami chaudronnier et forgeron qui aujourd'hui en use pour amollir l'acier.

Tu remontes le fil pour en arriver là.

Expulsée un jour de toute innocence possible, tu tentes de résister à la malédiction, littéralement au mal-dit, en cet acte : les rencontres que tu fais tu les sculptes. Tu les graves dans l'argile que la chaleur et les flammes minéralisent, illuminent de noir et de gris cendré.

Tu as treize ans, tu as trente ans, cinquante ans, deux cents ans, j'ai mille ans, dix mille ans, de partout et de nulle part, tu attises les braises, dialogues avec la terre et les éléments, croisant sœurs et frères humains, animaux, arbres. Dans ce monde souvent fou, dérisoire et unique, ce dialogue t'ancre dans une mémoire d'avant ta mémoire, t'offre une issue vitale.

Cécile Raynal, 2018.



Remerciements

Au cours des dix dernières années, le travail de Cécile Raynal a bénéficié :

Du précieux parrainage de M. le ministre Robert Badinter, sénateur.

De l'appui sans faille de

M. Daniel Havis, président de la Matmut,

M^{me} Christine Lazerges, professeure émérite des universités, présidente de la Commission nationale consultative des droits de l'homme,

M^{me} Marie-France Marchand-Baylet, présidente de la Fondation Groupe Dépêche, vice-présidente du groupe La Dépêche.

Des partenariats actifs de collectivités territoriales et d'entreprises mécènes

ARS / Auxitec Ingénierie / BDSA / Caisse d'épargne Normandie / CCI du Havre / Centre de détention de Caen / CHU de Montréal (Canada) / CHU de Rouen / CMA CGM / Cnam/CFA et Institut de métrologie / Cnam/Conservatoire national des Arts et Métiers / Cnam/Musée des Arts et Métiers / Conseil départemental de Seine-Maritime / Consulat de France à Montréal / Cour d'appel de Caen / Cour d'appel de Rouen / Dalkia Canada / Drac Normandie / Fédération française des pilotes maritimes / Fondation de France / Fondation Groupe Dépêche / Haropa/Port de Rouen / Institut mutualiste Montsouris / Matmut / Mazars / Métallerie SMEC / Ministère de la Justice / Ministère des Affaires étrangères / Musée d'Art, d'Histoire et d'Archéologie d'Évreux / Musée des Beaux-Arts de Rouen / NCI / Nestor & Nelson / Région Normandie / Société générale / Ville de Bolbec / Ville de Caen / Ville de Cap-d'Ail / Ville de Rouen / Ville du Havre / W&Cie.

Du soutien de l'association Regards croisés et de quelques proches

Aucun de ces déplacements, aucun de ces voyages n'aurait pu se penser ni se construire sans l'appui indéfectible de ces compagnes

et compagnons qui coopèrent depuis plus de dix ans au sein de l'association Regards croisés. Complices inlassables, ils soutiennent la conception de mon travail, l'élaboration des dossiers, les recherches de financements institutionnels et privés, les actes d'administration et les démarches de diffusion jusqu'à l'élaboration du présent ouvrage... toutes actions que danseurs, comédiens ou réalisateurs mènent à travers leur compagnie. Regards croisés est un équipage ami, bénévolement dédié à mes projets, qui ne cesse de surprendre l'artiste heureuse de manifester ici toute sa reconnaissance à :

Christine d'Aboville, Christophe Allonier, Annick Fauray, Philippe Gestin, Anne-Marie Husson, Pascal Pareige, Martine Pastor, Cécile Saiter, Christiane Tincelin, *sans oublier* Béatrice Bachy-Duquesne, Denis Gancel, Denis Lucas, Laurent Perez, Axelle Rougeulle, Ginette Roussel et la galerie Artistics, *partenaires fidèles de ce cheminement.*

De l'assistance technique et des conseils des infatigables Jean-Baptiste Pfeiffer et de Bruno Martin.

Enfin, de la confiance de celles et ceux qui ont posé un jour pour un portrait, et dont la voix ne se glisse pas dans cet ouvrage et à qui j'adresse aussi toute ma gratitude.

Crédits photographiques

Adel Tincelin : p. 29, 34-35, 43, 48, 53, 55, 63, 65, 73, 78-79, 81, 85, 86-87, 89, 116-117, 123, 128-129

Anne-Marie Husson : p. 188-189

Bernard Hébert : p. 6, 11, 150, 163, 168, 169, 172

Cécile Raynal : p. 33, 36, 37, 42, 50, 60, 70, 71, 77, 83, 91, 92-93, 98-99, 104-105, 109, 113, 115, 122, 124, 125, 130-131, 134-135, 137, 138-139, 141, 146-147, 149, 153, 155, 157, 160-161, 165, 177, 178, 182

Denis Pruvrel : p. 9

Dominique Lalonde / CHU de Montréal : p. 97, 101, 102, 106, 107

Éric Enjalbert : couv ; p. 12-13, 17, 25, 26-27, 31, 32, 39, 47, 49, 51

Jean Gaumy : p. 41

Mikaël Ohana / CHU de Montréal : p. 21-22, 96

Muriel Lacalmontie : p. 136, 174-175

Patrick Galais : p. 67, 68-69, 72, 84

Veronica Benedetti / Institut Montsouris : p. 118-119

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en mai
2018 sur les presses de [Printcorp](#).